

L'ART D'ECRIRE



ORSQUE cette belle fille rentra au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine :

« — Je vous demande pardon, répondit-elle.

« Et il lui sortit de la bouche deux roses, deux perles et deux gros diamants.

« — Que vois-je là ! dit sa mère, tout étonnée.

« La pauvre enfant raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé à la fontaine, non sans jeter une infinité de diamants.

« — Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie mon autre fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur. Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? »

En lisant ce joli conte de Perrault, j'ai pensé, mesdemoiselles, que ces pierres précieuses vous étaient destinées, à vous, filles de la réalité, et que la parole écrite, comme celle que vous prononcez, peut être émaillée de roses et de perles ; il ne s'agit que de mériter le *don*, ou plutôt de développer par l'art ce don que vous avez toutes : — il est inné chez la femme.

En définitive, qu'est-ce qu'écrire, sinon fixer avec la plume les « agréables et honnêtes paroles », comme dit le conteur charmant, qui s'échappent du cœur. Or, vous avez toutes un cœur d'or ; à votre âge, l'égoïsme, les déceptions, les calculs n'ont pas encore desséché cette rose parfumée, pleine de grâce, aux couleurs éclatantes.

Et, cependant, toutes n'écrivent pas bien. C'est que l'art doit venir en aide au don.

Quand je dis art, je ne veux certes pas indiquer le laborieux travail de l'esprit qui s'étend sur une phrase boiteuse pour la redresser. L'art d'écrire est tout de simplicité, au fond et en apparence.

Et la preuve, c'est que les plus naïfs sont ceux qui y réussissent le plus ordinairement.

Connaissez-vous rien de plus délicieux qu'une lettre d'enfant, d'un tout petit, qui, s'expliquant encore avec peine, va droit au but, avec les mots dont son répertoire, très limité, dispose parcimonieusement.

Qui d'entre vous n'a lu, en souriant, une de ces épîtres naïves, véritable petit chef-d'œuvre de concision et de grâce? Il y a peu de temps, il m'en a passé une sous les yeux, dont j'ai retenu quelques lambeaux. Ce petit écrivain, en ses sept ans, disait à sa grand'mère, dont il était éloigné pour quelques jours, sous la poussée d'une joyeuse surprise :

« Grand'mère, j'ai trouvé ce matin dans la cage six petits lapins blancs tout neufs. Nanette a apporté un panier de cerises; j'ai craché tous les noyaux. »

N'est-ce pas gentil? Et ne voyez-vous pas d'ici la blancheur de neige de ces lapins nouveaux venus dans le monde, et aussi étonnés de s'y voir que leur propriétaire est ravi de les y trouver. Ces lapins tout neufs, quelle saisissante et originale expression sous la plume de ce petit homme, aussi *neuf* qu'eux sans s'en douter!

Quant aux cerises, elles révèlent en cinq mots les rapports de tendre vigilance et d'affectueux respect établis entre l'aïeule et l'enfant.

Il aime évidemment les cerises, ce petit homme, et le contenu du panier tout entier a passé par ses quenottes assez rapidement; mais sa gourmandise est restée soucieuse de l'obéissance, et il tient à rassurer sa grand'mère à cet égard : il a craché tous les noyaux, l'honneur est sauf, le reste est une de ces peccadilles de jeunesse sur lesquelles il faut fermer les yeux; quand ce bambin sera un homme, il mangera peut-être encore beaucoup de cerises, mais on peut être tranquille, il crachera tous les noyaux.

Parmi les illettrés qui ont reçu le don de la fée, j'ai rencontré un jour une femme arabe, ou plutôt j'ai lu d'elle une lettre dont la grandeur et la simplicité m'ont fait une impression durable, puisque je me la rappelle encore. Son mari avait failli mourir, et un médecin militaire l'avait sauvé par une opération hardie qui avait enrayé le mal. L'épouse, à moitié sauvage, avait appris ces détails au fond de la province où était son douar; elle savait à peine écrire et, armée d'un roseau qui traçait des lettres d'un pouce de long, elle sut dire cependant sa reconnaissance dans des termes qu'un écrivain n'eût pas désavoués :

« T'bib, disait-elle, tu as sauvé M'Ahmed, ma vie est à toi, partout où tu seras, mon cœur sera. »
« N'oublie pas le nom de ton esclave. »

Que dire de plus, et comment le dire mieux?

Il faut des exceptions pour confirmer les règles; c'est le soldat qui va nous les fournir; un naïf, celui-là, mais un naïf qu'un légitime orgueil égare

subséquent; hier, à sa charrue, c'était l'homme simple qui disait : j'avions; aujourd'hui, il a un pantalon rouge, un fusil, des galons peut-être; la France le regarde; de son attitude dépend la glorieuse renommée de la patrie; il ne s'agit plus de patois, de langage primitif, d'images rudimentaires; le naïf a disparu, c'est un héros qui, penché sur la table grasse de la chambrée, trace laborieusement des caractères d'une calligraphie étourdissante. Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales. Il a pris un papier à lettre en rapport avec ses aspirations et qui se fabrique uniquement en vue de la caserne, car je ne l'ai jamais vu que là; c'est une bordure de délicate dentelle, puis, en tête, une peinture symbolique, généralement un ou deux coeurs embrochés, ou bien une pensée jaune qui darde ses yeux de pourpre sur le lecteur sans méfiance.

Ce qui va suivre, ce n'est plus le don, c'est de l'art; et saura-t-on jamais les surprises qu'il réserve à qui est gratifié d'une de ces épîtres militaires :

« La présente est afin de vous initier que je suis toujours votre fils, caporal et respectueux à la 6^e de la 1^{re}. Mon capitaine m'a fait celle de me nommer un bon zig à rapport que j'ai éteint un incendie qu'elle était dans la chambrée, sous le lit à Zéphirin, dans son fourmissement, ou que les allumettes fréquentaient sa théorie. »

Quelquefois le petit fantassin, qui méprise le matelot, sans doute parce qu'il le rend responsable du mal de mer, lui emprunte cependant les métaphores les plus hardies et les plus mouvementées. Un navire porté par une mer orageuse a remplacé la fleur symbolique et sert de texte à une comparaison aussi neuve que juste :

« Nous sommes été en manœuvres sur le Rhône, ou qu'il y avait un pont de bateaux pour les gros frères et les canons, mais l'infanterie, dont elle passe partout, a passé dans l'eau, comme un frêle esquif battu par la tempête. »

Soyez sûres que si la lettre de Dumanet est ridicule, c'est que Dumanet a cessé d'être lui-même et qu'il a voulu dominer sa position, vous écraser de sa gloire.

Mais, me direz-vous, il y a des gens qui ont écrit de purs chefs-d'œuvre et qui n'étaient rien moins que simples; témoin Henri IV, le naïf le plus malin qui se puisse rencontrer, et dont certaines lettres sont enchanteresses.

Cela prouve seulement, pour Henri IV comme pour bien d'autres, qu'ils poussèrent l'art assez loin pour imiter, plagier les vrais simples avec une vérité qui donnât l'illusion complète.

Tout à l'heure, en parlant des simples, à qui semble être dévolu plus particulièrement le don, j'aurais dû parler des saints, dont la correspondance renferme parfois de si exquises formes, où la profonde sensibilité et l'absence de tout retour sur eux-mêmes donnent un charme véritablement sur-

naturel. Pour eux, la fée païenne a été remplacée par la fée dévote que nous, croyantes, nous appelons l'ange, le roi des harmonies divines. Celui qui présida au développement intellectuel de saint François de Sales, par exemple, posa son sceau sur le cœur du bienheureux, comme la fée des contes bleus posa sa baguette sur le front de son filleul, et ce cœur exhalait les accents les plus suaves que j'aie jamais entendus. Oyez plutôt certaines de ses lettres à M^{me} de Chantal.

Du reste, il ne faut rien exagérer, et il serait absurde de nier le charme et l'influence de la forme dans un art où elle tient forcément une grande place; qui dit art, ne dit pas métier et, sans le vouloir, j'ai cité un roi et un évêque qui appartiennent à une époque où la forme a une saveur d'originalité naïve tout à fait séduisante. Mais, là encore, remarquez qu'à travers les âges, les styles qui ont le plus vieilli sont ceux qui ont eu le plus de prétentions au bel esprit.

Lisez donc ces superbes périodes épanouies sous les rayons du Roi-Soleil. Quelles recherches savantes, quelles périodes bien équilibrées, quelles antithèses élégantes; et les métaphores si justes, les comparaisons si ingénieuses, toutes les fleurs les plus subtiles d'une rhétorique en plein épanouissement. C'est vide, c'est creux, c'est ennuyeux et fatigant à lire, parce qu'il n'y a à peu près rien sous ces phrases fleuries.

Après la correspondance du grand siècle, où quelques génies seuls ont su triompher de la lourdeur majestueuse de la forme, je n'en connais pas qui ait plus vieilli que celle des faux simples, qui avaient, au siècle suivant, la prétention de nous ramener aux premiers âges par leur candeur naïve, avec leurs cœurs sensibles et tout ce fatras à la Jean-Jacques, que nous trouvons si ridicule.

Je sais bien que la correspondance n'est ordinairement pas à l'adresse des générations futures. Au contraire, elle est destinée à une consommation immédiate; il faut l'absorber toute chaude, comme les petits pâtés; et chacun sait que les petits pâtés ne valent rien refroidis ou réchauffés.

Aussi, est-ce moins une critique qu'une étude qu'il faudrait faire sur la correspondance à travers les âges. Cela nous entraînerait trop loin; et si ce petit travail intéressait vos loisirs intelligents, jeunes filles, il vous serait facile de l'entreprendre vous-même; il existe tant de choix de lettres à votre usage; pour cette fois, nous terminerons par quelques mots pratiques, car enfin, c'est là qu'il faut en venir, et une leçon de littérature, quelle que soit sa forme, doit aboutir à nous faciliter le travail.

Posons en principe que, pour bien écrire, il faut d'abord avoir quelque chose à dire. Trop souvent, les jeunes filles surtout, on écrit pour le plaisir de griffonner; il y a des femmes qui poussent la correspondance jusqu'à la manie et vous regardent comme une originale ou une sans-cœur parce que vous êtes

sobre de réponses. « C'est si amusant ! » disent-elles. Possible; mais êtes-vous sûre de l'intérêt de cette littérature abondante, sans saveur, sans couleur, où les mots s'enfilent avec une uniforme monotonie... Du reste, c'est là, de nos jours, une exception, et je constate que la jeunesse actuelle est beaucoup moins écrivaine que la génération précédente, peut-être par réaction, car pour quelques-uns que la correspondance amusait, il y avait la légion de ceux qu'elle ennuyait.

Une des réformes qui ont le plus contribué à remettre la correspondance sur un pied raisonnable est la suppression des quatre pages obligatoires. Autrefois, il eût été malséant d'écrire pour moins que cela, et si vous étiez à bout de souffle après vingt lignes, il fallait, coûte que coûte, en trouver quarante autres pour remplir votre double feuille. C'était une forme de la torture.

Oh! petites filles qui êtes aujourd'hui grand-mères, vous rappelez-vous la chaleur, les bâillements, les crampes qu'engendraient ces soixante lignes, et quel effroi quand, après avoir pressuré votre esprit pour en faire jaillir quelques mots, quelques lignes de plus, vous aperceviez encore tout ce papier blanc! Et quel papier! Grand comme votre journal, de quoi écrire l'histoire du monde, histoire que vous ne connaissiez pas encore.

Maintenant, ce n'est plus cela; d'abord, la feuille de correspondance est plus petite; vous n'êtes plus obligées de la couvrir de votre calligraphie; vous avez aussi la ressource d'adopter l'écriture à la mode, soit des caractères de presbytes gros comme le pouce, quatre à la ligne, et ces lignes si écartées qu'il y en a moitié moins que par le passé; tout cela allège singulièrement le travail, et il ne vous reste dans ces conditions nouvelles que bien juste la place de dire ce que vous avez véritablement à dire.

Mais, cela, ce sont les ruses du métier, passées à l'état de mode, et, en fait de ruses, il n'est pas besoin d'insister avec vous, jeunes filles, et je reviens au côté sérieux de la question pour vous indiquer quelques procédés facilitant la réussite d'une lettre.

Plus vous direz les choses comme vous les voyez, comme vous les sentez, mieux vous les direz, plus vous serez originales dans l'expression et intéressantes quant au fond. Ceci est absolu; — rappelez-vous les simples, dont je parlais tout à l'heure, c'est leur secret pour nous charmer; essayez, plaquez vos phrases comme elles viennent; plus tard, si le *don* vous a été fait, vous en appellerez à l'*art* pour ciseler et mettre en place, développer ou supprimer, suivant le cas; mais soyez vraies d'abord, c'est le premier secret pour « jeter » perles et diamants, comme dit Perrault.

J'ai reçu un jour les confidences de quelqu'un dont c'est le métier d'écrire, et qui me disait sans fausse honte (entre confrères, on se fait de ces confidences-là) que c'était parfois une grande difficulté

de donner la forme à une pensée, une image qui ne veut pas sortir du brouillard de l'esprit. Ce quelqu'un-là abandonnait alors la feuille où courait sa plume, prenait un chiffon de papier quelconque et écrivait sans prendre souci des mots :

« Je voudrais pouvoir dire ce que j'ai vu et je n'en viens pas à bout; ce qui m'avait le plus frappée, c'était le contraste existant à cet instant de la nuit où tout repose et l'état de mon cœur où tout s'agitait dans des ténèbres pleines de douleur et d'angoisse; comment la nature peut-elle être aussi douce, aussi paisible en présence de certaines angoisses de l'âme? Ne semble-t-il pas que la matière doive être dominée par ce chaos de l'esprit, etc... »

Et, me disait l'écrivain en question, ma plume allait, allait d'un train qui me crispait les doigts. Je la laissais courir jusqu'à ce que, brusquement, elle s'arrêtât d'elle-même; je relisais, j'émondais, et généralement cette page était la meilleure de mon travail.

Pour user de ce procédé avec profit, il faut d'abord, c'est convenu, avoir quelque chose à dire, mais il faut, — et c'est tout aussi important, — s'oublier complètement, ne viser en rien à l'effet, chercher seulement la vérité en toute simplicité; ceci est un grand art qui n'exclut ni les confidences intimes, ni les récits personnels, ni la tendresse versée à pleins bords, ni rien de ce qui fait qu'on aime, qu'on est aimé pour son cœur, son esprit, ou sa virilité, ou sa faiblesse. Celles qui essaieront me comprendront vite. Il faut se donner en écrivant et non se mirer, quand on parle de soi; il faut penser à celui à qui l'on parle et non à soi qui parle. Oh! le soi haïssable, comme il vous fera sèche et déplaisante, si vous lui donnez la première place dans votre correspondance, ou même la seconde. L'égoïsme tue le style. Installez-vous dans le cœur de votre ami, quand vous lui écrivez, faites-en l'inventaire, voyez ce qui lui manque et donnez-le-lui; on est toujours riche de ce qui manque à son ami, par cela seul qu'on l'aime. Pour le reste, bast! ça vient toujours, et si ça ne vient pas, tant pis. Vous aurez au moins la consolation de n'avoir été ni bête ni méchante, c'est toujours ça.

Mais on ne peut pas toujours faire du sentiment, et je n'écris pas seulement à des amies, me répond une pauvre petite malheureuse qui a mis en haut de sa page : « Mon cher oncle, » et qui mange son porte-plume, en se demandant où elle va trouver la suite.

C'est le moment d'appliquer la règle que je viens de vous indiquer, ou jamais. Cherchez ce qui

intéresse cet oncle et parlez-lui-en. — Il est sourd. Faites-lui de l'harmonie. — Il est aveugle. Parlez-lui du rose et du bleu. — Il est médecin. Racontez que vous avez rencontré le vôtre à travers la campagne, sur un tandem, avec sa femme ou avec M. le curé. — Il est vieux garçon, très fier et jaloux de sa liberté. Dites-lui qu'on a fait un charivari sous les fenêtres d'un voisin qui s'était laissé battre par sa femme. — Est-ce que je sais, cherchez ce qui peut l'amuser, l'intéresser; il n'est pas possible que vous ne trouviez pas.

— Mais, mon oncle est évêque! vous écrivez-vous, après m'avoir écoutée jusqu'au bout.

— Ah! il est évêque... Alors, il est inutile de lui parler du charivari; il n'y a que le tandem de M. le curé qui subsiste, car c'est le zèle pastoral qui fait pédaler votre pasteur à la suite du médecin. Eh bien, dites à Monseigneur que Sa Grandeur vous gêne pour lui dire combien vous l'aimez, et confiez-lui que vous êtes un peu vaine de vos dix-huit ans ou que les prônes de la paroisse vous paraissent bien longs (la vérité toujours), à moins que, dominée par le prestige de sa situation dans l'épiscopat, vous ne vous écriiez dans un élan irrésistible, comme une petite l'a fait devant moi, en assistant au pompeux enterrement d'un prince de l'Eglise : « Oh! madame, que je voudrais faire partie du clergé! »

— Moi, je n'ai pas d'oncle évêque, mais j'ai une vieille cousine au fond du Poitou qui *boulite* (1) tout le jour en tricotant; que voulez-vous que je lui dise? — Que son tricot est perlé. — Elle lâche des mailles à tous les rangs. — Que vous savez un nouveau point très joli. — Je ne tricote jamais. — Que vous *bouliteriez* avec plaisir auprès d'elle. — Ça, ce serait un mensonge, et elle le sait bien. — Que vous êtes une petite sotte incapable de chercher, en dehors de votre infime personnalité, de quoi intéresser une pauvre vieille solitaire qui ne doit pas être difficile à distraire, vu la pénurie de distractions de son trou poitevin....

Concluons, l'heure est venue. N'écrivez pas trop si vous voulez bien écrire; ne cherchez pas à faire un chef-d'œuvre, si vous voulez que votre lettre ait le sens commun. Ne pensez pas au plaisir des confidences, si vous voulez que les vôtres soient intéressantes, et enfin si, après cela, vous trouvez qu'écrire est difficile, je vous répondrai que vous avez peut-être raison.

C. DE LAMIRAUDIE.

(1) Regarder par la fenêtre, derrière un petit coin du rideau soulevé; occupation éminemment provinciale.



BIBLIOGRAPHIE

LA DUCHESSE DE ROSENWALD

PAR F. DE NOCÉ

Ce livre porte comme sous-titre : « Slaves et Germains au x^e siècle. » Mais il ne faudrait peut-être pas lui demander l'exactitude dans les peintures, qui font admirer ceux de Walter-Scott. Le lecteur quelque peu érudit trouvera que ces Germains du x^e siècle parlent et pensent singulièrement comme des gens du xix^e, mais il est probable que la jeunesse ne sera pas choquée de ce défaut et suivra avec sympathie les aventures et les malheurs de la duchesse Elsa et de son fiancé; il y a assez de batailles et de coups d'épée pour la satisfaire, et les tendances très chrétiennes de cette œuvre permettent de la placer entre toutes les mains, ainsi que dans les bibliothèques religieuses (1).

MANUEL DES ŒUVRES

Ce Manuel sera d'une grande utilité pour toute personne s'occupant d'œuvres charitables. Il contient, établie d'après une classification fort intelligente, une sorte de catalogue des diverses fondations charitables, tant à Paris qu'en province, leur but, leur organisation. La forme de ces indications est éminemment pratique, et, quel que soit le renseignement voulu, on le trouvera sûrement dans ce « Dictionnaire de la charité ». Bien plus, on y trouvera de bonnes inspirations, en faisant connaissance avec nombre d'œuvres dont nous ignorons l'existence et en admirant une fois de plus les inépuisables ressources de la charité chrétienne (2).

LOIN DU PAYS

Les religieux français et l'influence de la France dans les missions

PAR LE P. F. ROUVIER

Cet ouvrage, plus sérieux que ceux que nous indiquons généralement, nous a paru devoir être signalé, précisément pour ce motif. Il a d'ailleurs un mérite d'actualité; à cette heure où il est tant question de nos colonies, il serait injuste d'oublier ce

qu'ont fait les missionnaires pour créer et affermir l'influence française dans les contrées les plus lointaines. En Indo-Chine, à Cayenne, à Madagascar, ainsi qu'en Océanie et dans le Levant, partout on retrouve nos religieux et nos sœurs. Tour à tour passent devant nos yeux Mgr de Lavignerie et ses nombreuses fondations, Mgr Puginier, mort sur la brèche au Tonkin, M^{re} Javouhey, l'intrépide fondatrice des sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont Louis-Philippe disait : « C'est un grand homme ! »

Fortement documenté, écrit avec calme, ce livre fera certainement le plus grand bien, en prouvant aux esprits impartiaux à quel point il serait impossible de remplacer là-bas, près des prisonniers, des enfants ou des malades, ces bonnes volontés spontanées, qui vont jusqu'à l'immolation, sans espoir de récompense terrestre (1).

LE FIL D'OR

PAR HENRY GRÉVILLE

Ce fil d'or, c'est l'affection dans le mariage, serpentant à travers les joies et les peines de l'existence commune. Nous suivons ainsi un tout jeune ménage, Roger et Lucette, pendant les premières années de leur union, et c'est avec regret que nous leur disons adieu trop vite, car le seul défaut de ce roman, encadré dans ces gracieux paysages d'Anjou qu'affectionne à présent H. Gréville, est de diviser l'intérêt, en mettant sur le même plan l'histoire de deux sœurs, également sympathiques, et d'y joindre encore des épisodes étrangers à ce double récit. Le fil d'or s'emmêle un peu à travers tout cela, ce qui n'empêchera pas les nombreuses admiratrices de l'auteur de retrouver avec plaisir son style vif et spirituel (2).

RÊVE BLANC

PAR HENRI ARDEL

C'est toujours pour nous un grand plaisir d'annoncer un nouvel ouvrage de nos collaborateurs. Bien que les deux longues nouvelles qui compo-

(1) René Haton, rue Bonaparte, 35. — 3 fr.

(2) Poussielgue, rue Cassette. — 4 fr.

(1) Librairie Victor Retaux, 82, rue Bonaparte. — 3 fr. 50.

(2) Librairie Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

sent celui-ci, comme le roman dont nous venons de parler, ne nous semblent pas destinées à de toutes jeunes filles, nos lectrices un peu plus âgées y trouveront le même charme qu'aux autres récits d'Henri Ardel. La première surtout : *Rêve blanc*, a quelque chose d'infiniment délicat qui s'évanouirait à l'analyse : ce qu'éprouve de douloureux un cœur jeune, très pur, très confiant, plaçant très haut son premier amour, pour se réveiller brusquement sous le choc des réalités amères de la vie. La blessure restera, bien que l'auteur laisse entrevoir pour cette frêle Agnès un avenir infiniment plus sensé, mais plus prosaïque que son rêve. L'héroïne de *Au cours*, cette délicieuse nouvelle dont nos lectrices ont eu la primeur dans l'édition hebdomadaire du *Journal des Demoiselles* et du *Petit Courrier des Dames* réunis, se défendra mieux contre l'existence : elle rentre dans ce type *fin de siècle* dont on abuse un peu ; mais son journal est amusant et l'on ne peut que louer les motifs qui la guident, en choisissant pour mari un savant professeur (1).

GRAND'MÈRE ET BONNE MAMAN

PAR JACQUES FERNAY

Voici, en revanche, un livre pour nos plus jeunes abonnées, signé d'un nom nouveau, et auquel nous pouvons adresser de sincères éloges. C'est très vif, très gai, d'une morale très pratique, et, ajoutons-le, très joliment illustré. Suzanne d'Esparly a deux aïeules : l'une, riche et hautaine ; l'autre, timide et pauvre. Lorsqu'il lui faut choisir entre elles, c'est

(1) Librairie Plon, rue Garancière. — 3 fr. 50.

à cette dernière qu'elle ira d'un élan, supportant avec vaillance le travail et la gêne, acquérant par là même une foule de notions de la vie réelle qui, plus tard, les mauvaises heures passées, feront d'elle une femme sérieuse et forte.

À côté, l'esquisse d'une famille de modestes travailleurs parisiens est très vivante et particulièrement intéressante.

Le seul reproche à adresser au journal de Suzanne, c'est d'être peu respectueux à l'endroit de *grand'mère*, dont le portrait est légèrement exagéré (1).

TOIT DE CHAUME

PAR M. DU CAMPFRANC

L'intrigue et les caractères de ce roman, fort moral, ne sont pas absolument neufs, et nous avons parfois rencontré ce contraste entre la femme frivole et opulente et la jeune fille vertueuse et désintéressée. L'auteur a su rajeunir tout cela en nous racontant l'évasion émouvante d'un jeune officier, longtemps prisonnier des pirates tonkinois. Sa fiancée fidèle l'a remplacé auprès de son vieux père aveugle, résistant aux séductions du monde et de la fortune, pour abriter enfin leur bonheur modeste, chèrement acheté, sous le *toit de chaume*, représenté ici par un chalet des Pyrénées. Le style gagnerait à plus de simplicité, mais le récit a de l'intérêt et, surtout, il peut être mis entre toutes les mains (2).

A. CHEVALIER.

(1) Librairie Firmin-Didot, rue Jacob, 56. — 2 fr.

(2) Librairie H. Gautier, 13, quai des Grands-Augustins. — 2 fr.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

LETTRES AU CITRON

En 1833, M. de Chateaubriand se rendit de Prague à Carlsbad pour remettre à Madame la Dauphine une lettre de la duchesse de Berry, qui était alors à Blaye. Et voici ce qu'il raconte à ce sujet :

« — Si Madame voulait lire la lettre de M^{me} la duchesse, elle y trouverait peut-être de nouveaux éclaircissements.

Les lettres étaient tracées au citron.

— Je n'entends rien à cela, dit la princesse, comment allons-nous faire ?

Je proposai le moyen d'un réchaud avec quelques éclisses de bois blanc ; Madame donna ses ordres pour qu'il lui fût apporté. Un valet de chambre vint alors et dressa l'appareil sur une petite table.

Je pris une des lettres et la présentai parallèlement à la flamme. Madame la Dauphine me regardait et souriait parce que je ne réussissais pas.

— Donnez, donnez, je vais essayer à mon tour.

Elle passa la lettre au-dessus de la flamme : la grande écriture ronde de la duchesse parut. Je félicitai Madame de son succès. Etrange scène ! La fille de Louis XVI déchiffrait au haut d'un escalier, à Carlsbad, les caractères mystérieux que la captive de Blaye envoyait à la captive du Temple. »

MAUD



MI-COTEAU, dans un site ravissant au pied des Pyrénées, se cache un cottage. Un vrai cottage, avec sa simplicité voulue, presque affectée, ses volets verts, ses murs blancs. Des rosiers grimpants, de la vigne vierge, de la glycine l'enguirlandent d'un fouillis plein d'oiseaux, de gaieté, de chansons.

Par une rayonnante journée de juin, le cottage ouvre toutes gran-

des ses portes et ses fenêtres. Le bon air pénètre librement, secouant les rideaux de cretonne aux teintes vives et balançant dans le hall la lanterne japonaise avec les feuilles des grandes plantes vertes. Tout est arrangé avec un goût parfait, une minutieuse recherche de soins, à l'intérieur comme à l'extérieur, et tend à prouver que les habitants du lieu s'y plaisent et ne négligent rien pour l'embellir.

Dans un joli coin de verdure et d'ombre, une jeune fille est assise ou plutôt étendue sur un rocking-chair. Elle lit, son chapeau de soleil posé à terre, près d'un gros danois couché. Quelle fraîche fillette ! elle peut avoir dix-huit ans. Elle porte, malgré son âge, ses cheveux flottants en boucles folles, légères, que le vent ébouriffe un peu. Elle se balance dans le grand fauteuil, puis, entendant un bruit parmi les branches, quelque oiseau sans doute, elle lève les yeux, de très beaux yeux au regard heureux et confiant.

Soudain, prise du regret de jouir seule de tant de bien-être, elle erie d'une voix affectueusement grondeuse :

— Maman chérie, il fait si beau dehors, ne viendrez-vous pas vous asseoir près de moi?... Allons, descendez vite, je vais vous chercher un siège. C'est très mal de me laisser toujours seule !...

Sans attendre la réponse, la fillette se lève, grande, mince, portant avec une élégance qui lui est naturelle, une simple robe de batiste rose.

Elle revient, chargée d'un grand fauteuil de paille, qu'elle pose vivement, en s'entendant appeler :

— Maud !

Elle se retourne, joyeuse :

— Oh ! Willie !... vous... vous...

Un jeune hussard essaie d'ouvrir une petite barrière peinte en blanc. Dans son empressement, il ne peut y réussir ; mais Maud s'est élancée en riant à son aide ; ils y parviennent enfin. Comme il y a longtemps qu'ils ne se sont vus, les deux bons camarades d'enfance ! D'habitude, ils tombaient dans les bras l'un de l'autre en se retrouvant ; cette fois encore, la tentation est forte ; cependant, saisis d'une soudaine réserve, ils ne le font pas. Mais, dans leurs regards, dans leur poignée de main, ils savent mettre toute la joie, la grande joie de se revoir !

— Venez vite vous asseoir !... Maman chérie, c'est Willie, dit la jeune fille, entraînant son ami vers le coin d'ombre qu'elle vient de quitter.

« C'est Willie », ces seuls mots sont magiques. Catherine, la vieille servante qui a élevé Maud, et « Maman chérie » apparaissent aux fenêtres :

— Seigneur Dieu, Monsieur Willie, quel beau soldat vous faites ! Vous voilà donc au pays ?

— Vous voilà, mon cher Willie, je descends tout de suite ! ajoute madame Gérard, dont Maud est le vivant portrait.

— Voyez, disait galement la jeune fille, comme on est content de vous revoir au cottage ; même Small qui vous fait fête... vous le taquinaient bien cependant !...

Small, l'énorme danois, remue la queue, se livre à mille politesses.

Les jeunes gens, assis, très près l'un de l'autre, causent tous deux à la fois. Lui, trouve Maud très embellie, grandie, gracieuse, plus jeune fille. Elle, trouve Willie si gentil dans son costume, avec son brin de moustache brune et ses jolis yeux rieurs sous la visière du grand képi !

— Allons, Willie, racontez-moi votre vie au régiment, ce que vous y faites... tout...

— A votre tour, vous me direz ce que vous êtes devenue depuis mon départ... répond le jeune homme.

C'est inépuisable, ces deux sujets de conversation.

Le régiment, très amusant... des camarades, engagés volontaires comme lui, pas de corvées ! Très bien reçu par le colonel, chez le général, un vieux ami de la famille, et chez les Sfeld — « vous savez, l'ancien ministre de l'empire » — vie très gaie... de l'escrime... du cheval...

Elle, pensive :

— C'est bien brillant, Willie ; vous allez oublier les Pyrénées et leurs habitants...

Lui, plein de reproches :

— Préférez-vous que je m'ennuie, que je sois malheureux, Maud ! c'est bien mal à vous !... Les habitants des Pyrénées, vous savez bien que je ne les oublierai jamais... tous.

Il avait dit ce dernier mot, en le soulignant d'un si joli regard que Maud en devint très rose, et reprit joyeuse :

— Notre histoire n'est pas gaie comme la vôtre. Nous sommes très peu sorties. Maman a été souffrante, la pauvre Kati fort enrhumée... et le mois de mars a passé. En avril et en mai, il a beaucoup plu... quand le beau temps revenait, je plantais, avec Laurent, les magnifiques massifs que vous voyez. Deux fois, j'ai mené Small en ville, il était triste, pauvre chien !...

M^{me} Gérard arriva. Elle aimait beaucoup Willie, qu'elle avait vu grandir; la conversation continua sur le même ton affectueux, jusqu'au moment où le jeune homme se leva :

— Excusez-moi, madame; n'étant ici que jusqu'à demain matin, il faut que j'aille retrouver ma mère. Elle m'a chargé de vous supplier de venir dîner avec nous ce soir...

— Oh ! acceptez, maman ! implora Maud.

M^{me} Gérard fit un signe de tête affirmatif; très souvent, les deux familles se réunissaient ainsi sans cérémonie. Maud accompagna son ami jusqu'à la petite barrière, et le regarda, mince, la taille bien prise dans son dolman, s'éloigner par le petit chemin des vignes, qui, raccourcissant la distance, menait droit chez lui. Puis, toute charmée, battant des mains, la fillette se retourna vers sa mère :

— Voyez donc, maman, comme il est bien... mais comme il est bien !

Elle vint ensuite s'asseoir, près de M^{me} Gérard, dans ce coin de verdure et d'ombre où semblait se concentrer leur vie. Et il fut question de Willie, beaucoup de Willie, jusqu'au moment de s'habiller pour aller dîner... chez Willie.

Alors, Maud quitta sa robe rose pour en mettre une autre presque de même forme, très simple. Et, bien que peu coquette d'habitude, elle releva avec un soin infini ses cheveux blonds en un joli chignon bien « flou » dans lequel fut piquée une grande épingle d'écaïlle.

Puis, satisfaite de son œuvre, trouvant M^{me} Gérard encore occupée à sa toilette, elle se mit à gronder sa chère maman :

— Vous ne serez donc jamais prête ce soir, Maman chérie?... Jamais je ne vous ai vue si lente...

Puis, très bas, très câline, elle ajouta :

— Oh ! dites-moi, Maman chérie, si vous me trouvez gentille et bien arrangée...

Malgré ce ton de prière, « Maman chérie », qui jugeait inutile les compliments aux jeunes filles, se contenta d'embrasser la fillette en l'appelant « grande enfant », et toutes deux quittèrent le cottage.

A pas lents, elles suivirent le petit chemin des

vignes, descendant d'abord, puis remontant, et elles entrèrent dans le parc de Montvers, « chez Willie ».

« Chez Willie » était pour Maud un paradis. Tout, même en son absence, ne parlait-il pas du jeune homme. Sa casquette pendue dans l'anti-chambre, ses cannes, son chapeau de paille... Dans la salle à manger, Maud retrouvait sa place... dans le salon, le coin qu'il préférait pour lire ses journaux, quand il annonçait qu'il allait être « sérieux ». D'ordinaire, depuis le départ de Willie, elle recherchait ces mille riens pour s'en faire des joies. Mais, ce soir, il était là ! Il venait même, tout empressé, au-devant d'elle et de sa mère... Ah ! comme c'était doux et agréable, quand Willie habitait Montvers ! Elle le lui aurait crié volontiers, cela et bien d'autres choses encore ; mais elle s'aperçut que, précisément, elle ne pouvait rien dire de ce qui la rendait en cet instant si follement joyeuse. Alors, pour ne point rester silencieuse, le voyant en civil, elle se mit tout simplement à le taquiner :

— Je vous préfère en militaire ! dit-elle, la voix vibrante.

— Eh bien ! moi, je vous aime mieux avec vos cheveux en boucles sur vos épaules... Nous ne nous entendrons pas ce soir, Maud !...

Ils se regardèrent avec malice... Ne plus s'entendre ! Voilà qui allait être nouveau, par exemple !

Montvers est bâti sur les coteaux de Jurançon. De ses fenêtres, on a une vue magnifique ; au sud, les Pyrénées, toute la chaîne barrant l'horizon ; au nord, Pau, ses villas et le joli château du roi Henri, dominant la délicieuse vallée du Gave.

Par cette belle soirée de juin, bien qu'il fasse encore grand jour, tout est éclairé à Montvers. De plain-pied sur la terrasse, fleurie de superbes massifs, le salon, la salle à manger, le grand billard-bibliothèque ouvrent leurs hautes et larges portes-fenêtres. L'habitation est luxueuse et confortable.

— Maman ! voilà M^{me} Gérard et Maud, dit Willie, apparaissant à la porte du salon de sa mère.

M^{me} de Montvers vient vers ses voisines, gracieuse, accueillante :

— Chère madame, c'est très mal, on ne vous voit plus !

M^{me} Gérard s'excuse ; elle se sent assez mal portante depuis quelque temps, et la chaleur la fatigue beaucoup.

Les deux mères s'asseoient dans le salon et se mettent à causer, offrant un contraste bien frappant. Veuves l'une et l'autre, M^{me} de Montvers, énergique et décidée, s'est faite à son existence solitaire ; M^{me} Gérard, au contraire, indécise et frêle, ploie sous le chagrin et les responsabilités. Elles ne vivent que pour leurs enfants, l'une pleine d'ambition pour ce fils dont elle entrevoit l'existence facile et brillante ; l'autre, redoutant pour sa fille la vie dont elle a tant souffert elle-même, ne

voyant tout qu'au travers de la brume grise de ses regrets persistants.

Au dehors, les jeunes gens, restés sur la terrasse, heureux de s'être retrouvés, insoucieux de l'avenir, discutent avec animation. Willie veut mettre une fleur de géranium dans les cheveux de Maud, alors que celle-ci préfère l'héliotrope !...

— Ah ! décidément, conclut-elle, rieuse, Montvers devient inhabitable, quand vous êtes là, Willie !

Le solennel « Madame est servie » du vieux maître d'hôtel met fin à la bruyante querelle, et, dans un ordre parfait, on passe à la salle à manger.

La table est coquettement mise, très fleurie ; le linge de couleur vive, ainsi que les cristaux ; et de curieux petits ustensiles, venant de Londres, sont semés çà et là.

A Montvers, c'est l'existence large, aisée ; au cottage, la vie toute simple, presque modeste. Depuis de longues années, les deux familles vivent dans la plus grande intimité, montant et descendant presque quotidiennement le chemin des vignes, qui semble un trait d'union entre les deux habitations.

Ainsi, Maud et Willie ont grandi côte à côte, jouant et travaillant ensemble, confiés à la gouvernante du jeune garçon, Miss Cornflower. Puis est arrivée la première séparation, un grand chagrin pour tous trois, Willie est entré au collège, et « Miss », devenue inutile, a quitté Montvers, conservant aux deux enfants un vif attachement.

Willie ne voit plus maintenant sa petite amie qu'aux jours de sortie et aux vacances. Bien vite alors, il va la retrouver au cottage, et c'est à elle qu'il confie tout ce qui l'agite, ce qui l'amuse, ou ce qui l'ennuie.

Souvent, en écoutant ces confidences, d'un égoïsme inconscient, Maud a eu l'intuition qu'il pouvait être heureux loin d'elle, sans elle, qu'elle tenait une bien petite place dans sa vie. L'âme délicate de la fillette en a souffert ; la solitude, le manque de distractions, ont contribué à lui faire concentrer sur Willie toutes ses pensées et ses aspirations. Enfants, ils se sont dit qu'ils s'épouseraient, plus tard ; le jeune homme l'a sans doute oublié ; la jeune fille y pense toujours, ne se figurant pas l'avenir sans Willie... et persuadée que ce mariage se ferait assurément, à quelque date incertaine... perdue là-bas... dans le lointain...

M^{me} de Montvers n'a jamais songé à se demander ce que le temps ferait de l'intimité de ces deux enfants. Avec la fortune, le nom de son Willie, elle sait qu'il peut prétendre aux plus brillants partis... et ce rêve qu'elle recommence sans cesse lui donne de l'entrain, la rend mondaine, lui fait étendre ses relations.

M^{me} Gérard connaît tous ses projets ; aussi, voyant grandir la tendresse de Maud pour son jeune voisin, elle en éprouve un perpétuel souci. Que faire ?...

Un changement complet dans leurs bonnes relations avec Montvers est impossible, et d'ailleurs comment priver Maud de la seule distraction que lui offre l'existence forcément monotone du cottage ?... Ce soir, la pauvre mère sent encore redoubler ses inquiétudes, la fillette est rayonnante de bonheur, elle a dans les yeux une flamme nouvelle... Comment la préserver de ces désillusions qui font si cruellement souffrir ?...

Ses tristes réflexions sont interrompues par Willie, qui dit d'une voix gaie :

— Maud, un peu de champagne... Buvez à mes galons !

— Certes, non ! Vous seriez in-sup-por-ta-ble-ment autoritaire pour vos soldats !

— Alors, à mon retour ?...

— Oui, à votre retour... Small s'ennuie tant sans vous !

— Oh ! si Small est seul à s'ennuyer de mon absence...

— Voudriez-vous, monsieur, que nous passions notre vie dans les larmes, votre mère, maman et... moi !... Quelle fatuité !

Et gaiement le dîner s'achève.

On servit le café sur la terrasse. Il soufflait un air frais, sentant bon ; la lune éclairait un reste de neige sur les hauts sommets des Pyrénées ; la soirée était délicieuse.

Willie et Maud, se taquinant toujours, marchaient de long en large ; bientôt, ils devinrent silencieux.

— Maud, demanda tout à coup Willie, très sérieux, pensez-vous à moi quand je suis là-bas ?

— Mais, certainement ; pourquoi non ?

— C'est que moi, je pense à vous toujours, Maud, que je vous aime, et que ce serait mal à vous de ne pas m'aimer un peu en retour...

La jeune fille ne répondit pas tout de suite... Oh ! si elle avait pu lui dire à quel point elle l'éprouvait, ce sentiment qui la remplissait tout entière, qui la faisait toute à lui ! C'était impossible, elle le savait ! Calme, elle reprit :

— Mais, mon ami, je vous aime beaucoup, ne le savez-vous plus ! Pourquoi voulez-vous que j'aie changé ?...

Et, pour dissimuler le trouble que sa voix trahissait, malgré ses efforts, elle ajouta :

— Allons, mon pauvre vieux, la lune vous rend sentimental... Rentrons !...

Le lendemain, Willie repartait. Il vint dire un court adieu au cottage et obtint de Maud qu'elle l'accompagnerait « là-haut ». Dans le court trajet, ils ne se dirent pas grand'chose... oh ! presque rien... Maud n'osait plus !... Le cœur très gros, elle le vit s'éloigner en victoria, avec sa mère, dans la longue avenue qui descend vers Pau...

Alors la jeune fille revint vers le cottage, suivie de Small... « un pauvre bon chien qui ne la quittait jamais, lui !... que rien ne forçait à s'éloigner sans cesse comme Willie... » Elle était très seule, en somme, sans le jeune homme... oui, très seule...

jamais cette impression n'avait été aussi forte qu'à ce dernier voyage; Maud ressentait une forte envie de pleurer!... Et les larmes venaient même doucement : goutte à goutte, de grosses larmes!...

Apercevant la vieille Catherine dans le petit chemin, elle s'arrêta pour regarder fixement un pied de vigne... Si Kati voyait mademoiselle avec des yeux rouges, il faudrait s'expliquer... Maud en frémit; elle essuya ses yeux; cette petite pause la fit se ressaisir et, toute remise, elle cria à sa chère maman :

— Il est parti, je l'ai mis en voiture...

Puis, prenant son ouvrage, câline et gentille, elle vint s'asseoir près de M^{re} Gérard, dans le petit coin ombreux.

Mais le lendemain, à son réveil, la fillette se sentit au cœur « un gros pincement », chaque fois qu'elle pensait au départ de Willie... et c'était douloureux, très douloureux.

— Oh! Willie, se dit-elle, ce serait très mal à vous de me faire tant de chagrin... Allons vite, Maud, levons-nous!

Kati apportait, selon l'habitude, le chocolat de « mademoiselle ».

— Seigneur Dieu! faut croire qu'il arrivera quelque chose, puisque je vous trouve levée et déjà prête!...

— Vite, ma bonne Kati, donne-moi mon déjeuner...

— Mais qu'avez-vous donc tant à faire, mademoiselle?... Faudrait s'expliquer!...

Kati n'en pouvait revenir!

Maud avala son chocolat avec une hâte fiévreuse; mais qu'avait-elle donc « tant à faire » après?... Arranger sa jolie chambre blanche et rose; comme chaque matin, cette besogne fut accomplie avec amour. Puis, quoi encore?... Ah! elle avait trouvé... Ceci fut très mystérieux. Toute rougissante, elle alla regarder longtemps, très longtemps, la petite barrière... puis le chemin des vignes... sachant bien que maintenant tout dans sa vie, bonheur et peines, ne pouvait plus prendre que cette route pour lui parvenir.

Juillet, août passèrent. M^{re} de Montvers s'absenta. Maud n'eut même plus la joie de monter « chez Willie », d'apercevoir quelque chose qui lui appartint. La grande maison fermée, froide, indifférente, semblait cacher derrière ses volets clos un mystère, un grand mystère qu'elle ne dirait point!

Maud ne prenait plus le chemin des vignes que pour aller s'asseoir sous un vieux châtaignier, limite des deux propriétés. Que de fois, avec Willie, elle y était venue!... On apercevait de là ces Pyrénées qu'elle aimait tant, roses, bien foncées ou pourpres, suivant les caprices du soleil... C'était, pour Maud, une joie toujours nouvelle de suivre du regard leur ligne se découpant sur le ciel... Pourquoi les Pyrénées lui semblaient-elles maintenant, comme la grande maison là-haut, savoir un tas de choses

qui auraient intéressé Maud, et qu'elles ne disaient pas?...

Small ne quittait plus sa jeune maîtresse, ne comprenant point pourquoi elle était devenue tantôt si froide, tantôt si expansive...

L'arrivée du facteur était une grosse affaire. Maud le guettait chaque jour, près de la petite barrière blanche; lui aussi descendait par les vignes...

Un matin, il lui remit une lettre portant le timbre d'Arcachon...

— D'Arcachon, maman! Qui est-ce qui peut vous écrire? dit Maud, examinant l'enveloppe...

— C'est de M^{re} de Montvers; voici son cachet...

Maud se reprocha, comme une grosse injure faite à son ami, de n'avoir pas reconnu l'écriture de la mère de Willie.

— Que vous dit-elle, chère maman?... Lisez-moi cela bien vite!...

Alors elle apprit que M^{re} de Montvers passait le mois de septembre au bord de la mer, dans une grande villa.

« ...J'ai fait préparer une petite chambre pour Maud, ajoutait leur amie; vous savez combien j'aime cette chère enfant et la gaieté qu'elle répand autour d'elle. J'espère donc que vous consentirez à vous en séparer pendant quelques jours, et que vous ne me la refuserez pas. Willie obtient facilement des permissions, nous le verrons souvent. Nos plus proches voisins sont les Sfeld, l'ancien ministre de l'Empire, vous savez bien! deux charmantes jeunes filles et une gouvernante. Le père, très occupé, va et vient. Envoyez-moi Maud, nous la gâterons tous, elle ne s'ennuiera pas... »

M^{re} Gérard sentit un vrai coup au cœur. Priver sa fille de ce voyage, n'était-ce pas dur, égoïste? Y consentir, la rapprocher de Willie, les faire vivre de la même vie, sous le même toit, ne serait-ce pas imprudent, fou, peut-être?... Puis elle se reprocha ce pessimisme persistant; pauvre femme! elle combattit ses craintes, qui pouvaient n'être que chimériques, et le désir de voir sa fille heureuse l'emportant :

— Nous allons accepter, mon enfant chérie; tu vas aller à Arcachon pendant quelques jours...

Ces mots éveillèrent Maud, perdue en un rêve très doux, les yeux lumineux. La jeune fille regarda longuement alors sa chère maman, qu'elle n'avait jamais quittée. Que ferait M^{re} Gérard pendant son absence? Elle pleurerait sans nul doute, elle pleurerait trop. Etant seule, elle ne penserait qu'au passé, pauvre chère maman... « Eh! bien, non! pour tous les Arcachons du monde, même pour... pour... pour Willie, » elle n'aurait pas le courage de la laisser, elle ne s'éloignerait pas du cottage... Jetant ses bras au cou de sa mère :

— Oh! je ne vous quitterai pas, maman chérie, je ne vous quitterai pas... même pour quinze jours. Vous seriez trop contente de pleurer tout à votre aise!...

M^{re} Gérard, profondément émue, regarda sa

filles, les yeux humides. Elle savait ce que le sacrifice coûtait à la fillette... Elle l'accepta, doublement heureuse.

— Répondez, répondez, chère maman, et tout de suite, disait Maud, craignant de faiblir ou de laisser voir la lutte qu'elle soutenait ; quand je vous le disais ! vous pleurez déjà comme si j'étais partie... Si vous voulez bien, nous irons toutes deux avec Fanchette porter votre lettre à la poste.

Quelques instants après, Fanchette, la grosse ânesse, personnage important et respecté au cottage, arrivait toute harnachée de jaune, traînant une petite charrette anglaise.

Maud y fit monter M^{me} Gérard, disposant autour d'elle la couverture de drap léger, pensant à tout, pour que « sa chère maman fût bien, ne regrettât point d'être sortie avec elle, ne l'envoyât plus, comme une enfant perdue, avec Kati ou Laurent, promener Fanchette et Small ».

Le petit attelage prit un sentier à gauche. Maud jeta un regard sur celui des vignes, aperçut le châtaignier, un coin de Montvers et, le cœur un peu gonflé mais content, dit à Fanchette :

— Allons, sois vaillante, ma fille !

La lettre de Pau partie pour Arcachon, fut remise au moment où, revenu d'une joyeuse promenade en mer, on allait se mettre à table. M^{me} de Montvers l'ouvrit et, désappointée, s'écria :

— Willie, ta petite amie Maud ne peut venir !...

Willie, fort occupé, entendit à peine et n'eut pas un mot de regret.

Tout à fait élégant, vêtu d'un smoking, la raie impeccable, il était debout sous la véranda, murmurant à Jeanne Sfeld, assise dans un grand fauteuil-basculant qu'il balançait doucement d'une main :

— Jamais, non, jamais je n'ai passé une journée pareille... Vous êtes une enchantresse, une sirène ; on ne peut vivre près de vous sans vous adorer...

Elle l'interrompit par un éclat de rire moqueur.

Et dans le jour mourant qui dorait le Bassin, rentraient les bateaux de pêche, tandis que s'allumaient pour la nuit les feux des grands yachts à l'ancre...

Pauvre petite Maud !... Comme elle était loin !...

Jeanne Sfeld, belle et séduisante, connaissait à fond l'application de cette maxime mondaine : « Il faut qu'une femme soit aussi jolie qu'elle le peut. »

Jeanne avait perdu sa mère fort jeune. M. Sfeld, lancé dans les affaires, avait peu le temps de s'occuper de ses filles ; et cette prévoyance maternelle, qui devine ce qu'elle ne voit pas, leur avait doublement fait défaut.

Jeanne alla dans le monde dès seize ans à peine. Riche, jolie, déjà coquette, elle fut entourée, admirée et devint bientôt très à la mode, et, comme elle le disait elle-même, « très flirt ! »

Telle quelle, s'amusant à essayer l'effet de ses séductions sur l'âme neuve de Willie, elle le prit facilement à toutes ses coquetteries.

M^{me} de Montvers, fascinée par le charme réel de cette jeune fille et par sa magnifique fortune, entrevit la possibilité de donner un corps au rêve longtemps caressé d'un brillant mariage pour son fils. Et, n'ayant pas un instant l'idée qu'un danger sérieux se cachât sous ces brillantes apparences, elle attirait sans cesse la jeune fille, voyant d'un oeil très satisfait le fol enthousiasme de Willie.

Un matin d'octobre, très agitée de la grande nouvelle, Kati vint éveiller « mademoiselle » à l'heure habituelle, en s'écriant :

— Vous ne savez pas ? Laurent a rencontré Bernard, qui a vu Amélie, qui lui a dit que son mari lui avait écrit !...

— Oh ! soupira Maud, que les interminables phrases de la vieille servante fatiguaient toujours.

— Je vous disais donc, mademoiselle, que M^{me} de Montvers attend beaucoup de monde, des gens de Paris, que M. Willie a presque fini son temps au régiment et revient pour tout à fait...

Maud se redressa brusquement.

« Ah ! Kati pensait bien que mademoiselle finirait par ouvrir les yeux... Kati le savait !... »

Et la vieille servante, enchantée de son succès, posa le chocolat de « mademoiselle » et s'en fut dans sa cuisine.

Maud semblait s'éveiller d'un sommeil bien plus long que la nuit qui venait de s'achever... Willie revenait enfin !... Elle fut rapidement prête, et alla vite s'asseoir sous le châtaignier, pour mieux savourer la joie qu'elle éprouvait... Willie !... elle allait revoir Willie !...

« Là-haut », la grande maison avait pris un air de fête, avait ouvert ses portes, ses fenêtres, et, comme elle, les Pyrénées se faisaient coquettes, se revêtaient d'un mauve exquis que le soleil n'avait certes jamais inventé encore !...

Willie revenait... Enfin !...

M^{me} Gérard fut saluée, au réveil, par la grande nouvelle ! Fanchette la sut bien vite aussi, il fallait aller « en ville » chercher quelques objets pour embellir le cottage.

— Puisque Willie revient, vous ne voulez pas qu'il nous trouve tout à fait sauvages, comme des loups... Voyons, chère maman ?...

Et, tout le jour, la jeune fille s'occupa à de « grands embellissements » dans le joli salon, entièrement tendu de cretonne claire, dans la salle à manger aux meubles de chêne, dans le hall, où tout fut changé de place, orné comme pour une fête, avec de grandes gerbes de fleurs...

Vers le soir, très lasse, Maud reprit son grand fauteuil dans le coin de verdure et regarda fixement le chemin des vignes... Serait-ce pour aujourd'hui ?... Viendrait-il la surprendre, comme la dernière fois, en criant : « Maud !... » Rien qu'à ce son, le cœur de la jeune fille battit à se rompre...

Willie ne parut pas.

Le lendemain, le surlendemain, trois jours après, rien encore.

Les grands bouquets du hall se fanaient...

Enfin, le cinquième jour de cette attente fiévreuse, Maud vit déboucher « Bouton-d'or », le groom de « là-haut ». Avait-elle assez ri avec Willie de ce surnom qu'ils avaient donné au gamin!

Que venait-il dire?... Maud n'osait plus interroger, prise d'une crainte.

— Mademoiselle! madame vient d'arriver; elle est trop fatiguée pour descendre; elle prie mademoiselle de monter.

« Mademoiselle » fut vite « en haut ». Elle arriva tout essoufflée. Enfin, elle aurait des nouvelles; elle saurait où était Willie!...

M^{me} de Montvers accueillit Maud comme une mère une grande fille qu'elle n'a pas vue depuis longtemps, la gronda de n'être point venue à Arcachon... « C'était très mal et Willie était très fâché ». On allait se revoir maintenant, il revenait «...dans quelques jours, elle ne savait pas au juste... Vous connaissez Willie, il prévient au dernier moment; une dépêche et il arrive. » Pour qu'il ne s'ennuie pas à Montvers, elle avait invité les Sfeld, elle espérait les retenir à Pau durant l'hiver. « Charmantes, ces jeunes filles. Willie les aime beaucoup... Jeanne surtout, l'ainée, lui fait un effet!... Vous pourrez le taquiner à ce sujet, petite fille!... »

« Petite fille » redescendit bien troublée vers le cottage. Un souffle froid avait passé sur sa joie vive. « Willie s'ennuie à Montvers!... obligé de faire venir les Sfeld... On allait les garder à Pau cet hiver!... l'ainée, Jeanne, lui faisait un effet... » Elle se répétait, le cœur serré, chaque phrase dite par M^{me} de Montvers.

Et maintenant, quand arriverait-il?... Elle l'attendrait chaque jour, voilà tout... Mais ce n'était plus la même chose!...

Trois fois, les grands bouquets du hall se fanèrent avant que Willie parût. Maud les refaisait... ils avaient l'air de moins en moins triomphants...

La fillette apprit alors qu'il s'attardait là-bas, non à cause de son service militaire, mais parce que les Sfeld étaient à Arcachon.

— Il ne peut se décider à quitter Jeanne, vous comprenez... Ah! ces jeunes gens...

Et M^{me} de Montvers souriait avec indulgence.

Ah! les grands bouquets peuvent se faner maintenant, Maud n'aura plus le courage de les refaire... Oh! non!...

Un soir, vers cinq heures, « Bouton-d'or » parut toujours courant :

— Mademoiselle! monsieur est arrivé ce matin; il demande à ces dames si on peut le recevoir?...

— Oh! pourquoi n'est-il pas venu lui-même!... laissa échapper Maud, éprouvant au cœur ce « gros pincement » qui la faisait tant souffrir... Dites à monsieur que nous l'attendons.

Sa joie était comme brisée.

« Bouton-d'or » repartit, pensant à part lui que « M^{me} Maud était bien gentille; mais que l'autre, — celle d'Arcachon, — était plus au goût de monsieur, et puis si riche, si riche... Tout à fait l'affaire de monsieur!... »

Maud, enfoncée dans son grand fauteuil, très pâle, regardait le groom s'éloigner... Que lui arrivait-il donc à Maud pour la bouleverser ainsi? Elle avait tant désiré ce retour!... Maintenant Willie arrivait, elle l'apercevait même de loin dans les vignes... Irait-elle au-devant de lui, comme autrefois?... Pourquoi non?... Elle ne quitta point cependant son grand fauteuil.

— Bonjour, petite Maud!... Enfin, je vous retrouve!... Je pensais vous rencontrer en route, sous le châtaignier... Depuis quand ne venez-vous plus au-devant de votre ami?

— Depuis que mon ami est assez méchant pour faire annoncer par « Bouton-d'or » sa visite au cottage...

— Bon! j'ai fâché Maud! moi qui croyais avoir agi avec tant de cor-ec-tion!...

— Autrefois, vous n'y songiez guère! dit-elle, ayant un peu d'amertume dans la voix.

— Autrefois?...

Il allait ajouter : « ce n'était pas comme aujourd'hui », il se retint. En somme, qu'y avait-il de nouveau?... Il regarda autour de lui...

Maud le trouva changé... « très embelli par sa moustache plus longue... mais pas le même Willie qu'avant le régiment », pensa-t-elle.

Tout de suite, il se mit à causer, un peu poseur... très à l'aise... l'air distrait... l'esprit ailleurs.

— Vous savez, les Sfeld arrivent! Nous allons nous amuser... Jeanne, l'ainée, une créature divine!...

— Tu m'ennuies, Small, à toujours mettre tes grosses pattes sur mes genoux, interrompit Maud impatientée.

Willie continua sur le même ton, léger, badin, parlant sans cesse de ce qui le regardait personnellement, de ce qu'il comptait faire à l'avenir. Cela se résumait ainsi : « jouir de la vie sans se tourmenter... »

Soudain, changeant de note, avec un gentil accent de prière, s'adressant à M^{me} Gérard, qui paraissait :

— Madame, je viens vous chercher pour dîner ce soir à Montvers; maman sera si heureuse!... Nous fêterons, en bons voisins, mon retour définitif... Les Sfeld arrivent après-demain; quand ils seront-là, ce ne sera plus la même chose...

Oh! non! plus la même chose, pour Maud du moins; mais cette soirée restait encore à Maud... Elle oublia tout et lui fut reconnaissante de cette affectueuse pensée!...

— Attendez-nous, Willie, nous monterons ensemble, dit M^{me} Gérard.

Willie attendit, caressant Small, son vieil ami. Puis ils prirent le petit chemin. Small, très content, bondissait devant eux.

Arrivés au châtaignier, Maud s'aperçut que Willie n'avait pas une pensée pour le pauvre arbre... Comme c'était mal !... Elle le regarda pour deux...

Bien sûr... bien sûr ! « Willie avait quelque chose ». Ce fut plus clair encore quand, lancé dans ses souvenirs d'Arcachon, il ne pensa même pas à dire à sa petite amie qu'il était fâché qu'elle n'y fût point venue.

Et lorsque, sur la terrasse, ils se promenèrent, « comme autrefois », il n'y eut pas de bruyante querelle, il ne fut question ni de géranium, ni d'héliotrope ; mais bien de Jeanne... encore de Jeanne... toujours de Jeanne...

— Elle est si belle, Maud, vous la verrez, j'en perds la tête...

Maud était prête à pleurer.

— Je la déteste... je la déteste, pensait la pauvre enfant ; jamais je n'ai tant détesté quelqu'un...

Avec sa grande mobilité, Willie reprenait, très affectueux, presque tendre :

— Je l'aime tant, et avec cela, je ne suis pas heureux et calme près d'elle comme près de vous, ma petite Maud ! Il me semble toujours qu'elle va me faire souffrir, tandis qu'en vous je crois retrouver une vraie sœur ! Si Jeanne me faisait un gros chagrin, j'irais bien vite vous le conter, ma Maud chérie ; je crois que vous seule... vous seule... pourriez m'en consoler...

Maud n'eut pas le courage de répondre...

M.-L. T.

(La fin au prochain numéro.)

CONSEILS A UNE PETITE FILLE

*Reste longtemps enfant, mignonne créature,
Si doux sont les accents de ta franche gaieté ;
Reste longtemps enfant, pour conserver bien pure
Ton âme, beau reflet de la divinité.*

*Sois joueuse, le jeu va bien à la jeunesse.
Jouis du jour présent sans hâte d'avenir.
Souvent le lendemain amène la tristesse
Et le passé s'enfuit pour ne plus revenir.*

*Sois simple, sans calcul, sans mensonge, candide
Comme les fleurs des champs et les petits oiseaux ;
Ou pareille à la source qui, discrète et limpide,
Chante son doux refrain au milieu des roseaux.*

*Sois pure comme l'ange et l'étoile qui brille,
Comme le bébé rose au visage mutin,
Comme la goutte d'eau qui sur la fleur scintille,
Et que vont absorber les rayons du matin.*

*Sois douce ! la douceur renferme mille charmes,
Par elle on souffre moins dans les plus grands malheurs.
Un baiser peut parfois calmer bien des alarmes,
Un mot affectueux guérir bien des douleurs.*

*Sois l'ange du foyer où le ciel t'a fait naître,
Adoucis pour chacun les douleurs d'ici-bas,
Et si le vrai bonheur, enfant, tu veux connaître,
Quand tu vois l'indigent, ne lui refuse pas.*

*Ainsi tu grandiras, dans une paix profonde,
Le cœur tout débordant et d'amour et d'espoir,
Loin des ambitions et des vices du monde,
Sans crainte de la mort l'endormant chaque soir.*

*Lorsque tu seras grande, enfant, pour être heureuse,
Sois ce que je te dis, joins-y la piété,
Car Dieu vient caresser toute âme vertueuse
Qui du bonheur d'autrui fait sa félicité.*

PIERRE FLORENTIN.

LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE

(SUITE)



Le train s'enfuyait rapidement, traversant les vallées, les montagnes. Vadalen ne voyait rien, tout d'abord, torturée qu'elle était par ses propres pensées. Cependant, elle n'était pas de ces natures molles qui se laissent aller à toutes les impressions et n'ont pas la force de réagir. La même source qui avait alimenté son enfance désolée jaillissait toujours en son âme, et dans son angoisse, elle s'y retrempa silencieusement. Cette main pa-

vernelle qui lui avait ménagé jusque-là des appuis et des consolations, n'avait pas cessé de la soutenir, et saurait bien arranger toutes choses, sinon pour son bonheur terrestre, au moins pour le bien de son âme et sa joie éternelle. Elle éprouva soudain un élan de confiance qui était en même temps une impression de repos : quelque chose de ce que ressent un enfant affligé lorsqu'il pose sa tête fatiguée sur le cœur de sa mère. Et résolue à reprendre l'habitude d'abnégation qu'elle avait contractée presque à son insu auprès de Gertrude et de sa mère, et aussi près de Setzan, elle se refusa à poursuivre davantage ses pensées inquiètes et chercha la distraction dans les objets extérieurs.

Elle était trop jeune pour ne pas l'y trouver, et tout était assez nouveau pour lui offrir, du moment qu'elle s'y prêtait, mille diversions salutaires. L'aspect du pays avait changé. Au lieu des abords arides de Plesnou, au lieu des landes, des bruyères, des arbres maigres et ébranchés, c'étaient maintenant des collines pittoresques, couvertes çà et là de masses de bois au feuillage rougissant, et enserrant des vallées verdoyantes. De loin en loin, elles s'abaissaient, laissant voir des plaines fertiles, sur lesquelles s'étendaient les ombres du crépuscule. Quand la nuit vint, un ciel étoilé éclairait encore à demi les arbres et les maisons qui bordaient la route, et Vadalen se sentit rassérénée par la lumière tranquille de ces myriades d'astres dont le scintillement ressemblait à un sourire.

Alors, elle s'endormit, et elle tressaillit lorsqu'au bout de quelques heures d'un sommeil agité, mais

profond, lady Herbert lui prit la main en lui annonçant qu'elles étaient arrivées à Paris.

Je renonce à décrire les émerveillements qui attendaient cette petite solitaire. Vadalen ne connaissait que la campagne austère des environs de Plesnou, et les vieilles rues de sa petite ville; mais elle possédait cet instinct d'artiste qui, en face des manifestations du beau, éprouve plus de ravissement que de surprise, comme s'il se trouvait dans sa véritable atmosphère.

Là aussi elle eut la première révélation du luxe. Ce fut un étourdissement. Pendant les deux jours qu'elle passa à Paris, lady Hertford ne lui laissa le temps que de voir à la dérobée les monuments et les églises; mais, en revanche, elle la guida volontiers dans le choix des présents qu'elle voulait offrir à ses amis, et surtout elle prit un plaisir très féminin à lui composer un trousseau.

Vadalen ressentit d'abord un mélange d'admiration et d'épouvante. Rien ne lui avait jamais donné l'idée des merveilles d'élégance qui passaient devant ses yeux, ni du prix exorbitant qu'elles coûtaient. Elle n'avait rien à dire : dès qu'elle essayait timidement de protester contre les choix de lady Hertford, celle-ci lui déclarait qu'elle avait les pleins pouvoirs de son tuteur, et qu'elle ne faisait, d'ailleurs, que se conformer aux exigences d'une certaine situation sociale. Vadalen eut alors des remords. En songeant combien cet usage de l'argent de son oncle contrastait avec les habitudes de celui-ci, elle eût voulu, plus que jamais, purifier cette fortune en donnant largement aux pauvres. Cette satisfaction lui fut toutefois donnée dans une assez large mesure, et elle goûta des bonheurs véritables en déposant de généreuses aumônes dans les bourses des quêteuses, à la porte des églises, puis en distribuant des gâteaux aux pauvres petits affamés qui collaient leurs figures hâves et tristes aux devantures des pâtisseries.

Une idée secrète, cependant, hantait son esprit... Norbert était à Paris; si elle allait le rencontrer!... Elle n'osait plus parler de lui à lady Hertford, encore moins demander à lui faire connaître sa présence et son adresse. Mais elle se disait que quelque heureux hasard pouvait les rapprocher, et elle regardait instinctivement les passants, songeant à la joie qu'elle aurait en apercevant son visage ami.

Lady Hertford était restée trop Française pour

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Je ne veux pas manquer de vous dire aujourd'hui un mot sur un splendide trousseau destiné à une jeune princesse de la patrie du Dante.

Le linge y est merveilleux de finesse et de travail. La dentelle en rehausse la valeur, et les nœuds, choux et flots de ruban y ajoutent une grâce coquette. Beaucoup de broderies en fil tiré; des formes de chemises tout à fait exquises, moulant pour ainsi dire le buste; des pantalons inédits et des peignoirs à coiffer, véritables rêves, commodes, pratiques, idéals et coquets.

Pour le voyage et la campagne, quelques parures en batiste de couleur: vert d'eau, blé, rose, mauve et bleu pâle, comprenant les chemises de jour et de nuit, le pantalon, le petit jupon et le dessus de corset assortis. Tout cela est mignon, et enjolivé de Valenciennes et de petits rubans-comètes gracieusement noués.

Les mouchoirs composent, en leur genre, une délicieuse collection; les dessus de toilette sont non moins ravissants que les coussins, ronds, longs, et carrés, en batiste blanche sur fond de soie, de couleurs variés. Les draps sont véritablement princiers, enrichis de vieux point de Venise, de superbe dentelle Renaissance et de broderies merveilleuses, avec chiffres et armoiries, pour ainsi dire sculptés en relief. C'est inénarrable comme perfection de travail. Les taies d'oreiller sont, bien entendu, assorties aux draps; et le linge de table marche à l'unisson de tout le reste. Il n'est pas jusqu'aux serviettes de toilette, et au linge d'office et de cuisine qui ne soit intéressant.

Quant aux robes, il y a toute une nombreuse collection de sauts-de-lits, robes de chambre, déshabillés, matinées, robes d'intérieur, tea-gown, etc., à côté de jupons de dessous délicieux, de costumes tailleur, pour voyage et pour les courses à pied, de toilettes de dîner et de soirée, de robes de visite et de bal, dans lesquelles l'art moderne de la couture s'est, pour ainsi dire, surpassé. La soie, le velours, les tissus aériens, le drap, toutes les étoffes de fantaisie connues se trouvent représentées là, coupées ou drapées avec art. La dentelle, voire même la fourrure, n'y sont pas oubliées; et, s'il y a encore beaucoup de manches-ballons, on en voit aussi un grand nombre d'aspect plus modéré.

Comme vêtement, il y a des collets de tous genres, des jaquettes-spencers, ouvertes devant sur des intérieurs variés, et quelques mantelets et manteaux genre visite.

Parmi les accessoires, des nœuds, des ruches, des

rabats, de grands cols en dentelle ancienne ou en broderie Richelieu, et quelques parures plates, en fine batiste ourlée à jour, et parfois gaîment bordée d'une Valenciennes ondulée et un peu jaune.

Dans l'exposition, tout cela était encore rehaussé par l'art avec lequel c'était présenté, et par la coquette façon dont chaque objet était, pour ainsi dire, ensermé dans une faveur, de nuance variée, et toujours artistement nouée de façon à mettre en valeur le chiffre, l'armoire, ou le coin le plus riche de l'objet à admirer.

Les robes de chambre, peignoirs, etc., sont, avant tout, très flous, devant, même lorsque les dos sont absolument ajustés. Il en est de même des matinées et de beaucoup de chemisettes. Quant aux robes, au contraire, elles dessinent bien la taille qui, du reste, chez cette jeune princesse, est délicieusement fine et élancée.

Un luxe de bon aloi est d'avoir plusieurs corsets. C'est le seul moyen d'être bien habillée et de ne pas déformer ce premier vêtement, pour lequel je ne saurais trop recommander la prudence lorsqu'il s'agit de choisir l'artiste à laquelle on confie le soin de le confectionner.

Il faut au moins en avoir trois: Une ceinture pour le matin, un corset demi-long pour tous les jours, et un corset emboîtant bien le buste pour les grandes toilettes.

En général, il est mieux d'essayer chaque robe avec le corset qui doit être porté avec elle. Mais ce qu'il faut éviter avant tout, c'est d'avoir un corset déformé pour essayer. L'importance de cet objet, pour la grâce de la taille, est incroyable.

L'autre jour, j'accompagnais une jeune fille chez sa corsetière. Elle portait sur elle un corset acheté tout fait dans un grand magasin. Savez-vous combien, sans la serrer le moins du monde, celui qu'elle essayait lui faisait gagner de centimètres, par la seule meilleure coupe? Cinq centimètres!... Avec celui qu'elle avait acheté, elle avait cinquante-cinq centimètres de taille; avec l'autre, elle n'en avait plus que cinquante! Et je vous jure qu'elle était à l'aise.

Mais la finesse n'était pas le seul avantage acquis. La grâce surtout avait considérablement gagné. Et, à mon avis, c'est là surtout qu'est l'important.

Hélas! Hélas! la crinoline, contre laquelle j'ai tant écrit, l'affreuse crinoline, est toujours là qui guette notre faiblesse et espère reprendre, dans la mode, sa place prépondérante. Je souhaite qu'elle n'y parvienne

pas ; mais je commence à trembler de la voir gagner du terrain. Ce n'est pourtant ni beau ni confortable. Mais la femme est si capricieuse, que le nouveau, même quand il s'appelle la crinoline, la tente toujours !

Pour l'automne, on refait encore des jaquettes droites s'évasant seulement derrière à partir de la couture du dessous de bras, à la hauteur de la taille, afin de suivre le mouvement de la jupe, dont l'ampleur va croissant. Ce genre de vêtement n'est réellement pas laid, et il est plus facile de le faire bien aller qu'un vêtement ajusté.

Il est joli, surtout monté sur un empiècement carré simulant le col, et tout brodé de jais en piques remontrantes quand la jaquette est en soie ou en velours. La broderie de soie mate, ou de soutache, est préférable quand le vêtement est coupé dans du petit drap. Ainsi, il a encore l'agrément d'être plus facile à porter. Dans tous les cas, on fait le bas des manches ajusté et tout brodé, tandis que le haut est toujours ballonné et drapé, en étoffe unie.

MARIE-BERTHE.

Le numéro du 17 août de l'Édition hebdomadaire (blanche) contient un album qui donne les travaux suivants : Paravent triptyque en bois laqué. — Table mauresque en bois laqué, avec tapis brodé. — Entre-deux au point de côté. — Étagère mauresque en bois laqué, les tablettes couvertes de peluche. — Table X à ouvrage, se fermant au milieu, avec poches drapées. — Casier à musique ou à estampes gainé de peluche. — Sachet pour chemise de jour. — Deux petits miroirs ornés de soie et un cadre pour calendrier-bijou ; objets pour literie.

Prix du numéro : 1 fr.

La même édition a donné dans le numéro du 31 août la gravure coloriée d'un tableau pour photographies, avec le patron pour l'exécuter.

Prix du numéro : 1 fr.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous croyons le moment propice pour rappeler à nos abonnées que la Teinturerie Européenne se charge de nettoyer et de remettre à neuf les uniformes des collégiens, ainsi que les effets et paletots de leur papa. Nous dirons que le travail est parfaitement fait et qu'il est impossible de trouver mieux. Très bien aussi se font les blouses et les accessoires de la toilette que l'on envoie à remettre à neuf. La teinture des étoffes, lainages et soieries, est parfaite ; souplesse et brillant de l'étoffe sont conservés, et les couleurs à la mode très bien réussies. Mais ce qui a fait et fait encore la réputation de la Teinturerie Européenne, c'est la teinture, sans les décolorer, des robes et des pardessus. La grande économie que ce système apporte dans notre budget est fort appréciable. Jupes de soie, de lainage et d'étoffe de fantaisie réussissent également bien. Pour les robes de fillette, même succès auprès des mamans.

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, est fort obligeante et très exacte. Nous engageons à ne pas attendre le plein de la saison pour envoyer les nettoyages et teintures à faire.

M^{me} Turle, 9, rue de Clichy, nous avise qu'elle fait, pour terminer la saison, des costumes à 70 fr., de façon très coquette et d'étoffe nouvelle. Nous en prévenons nos lectrices, pour qu'elles profitent de cette bonne occasion.

Vous savez, mesdemoiselles et mesdames, que

M^{me} Turle est une excellente couturière qui habille parfaitement ; qu'elle a beaucoup de goût et une coupe très gracieuse qui avantage la taille. En habille couturière qu'elle est, elle harmonise la toilette avec l'allure de la femme qui doit la porter, modifiant la mode, la faisant simple et gracieuse ou d'une élégance originale des plus attrayantes. Un soin minutieux est apporté dans tous les détails et satisfait les personnes les plus difficiles.

Nous signalons des collets d'automne charmants et des jaquettes, à basque ondulée, qui vont à ravir. Rien de mieux pour attendre les modèles de l'hiver.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

Eau et pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

Ces préparations sont les meilleures dont on puisse faire usage, pour conserver les cheveux brillants et souples dans un âge avancé, en leur gardant leur couleur naturelle. Non seulement elles retardent la décoloration, mais elles rendent aux cheveux blanchis prématurément leur couleur primitive ; les empêcher de tomber en fortifiant la racine, entretenir le cuir chevelu net de pellicules.

cules, sont les résultats obtenus par un usage continu. Les personnes dont les cheveux tombent pour une cause quelconque, maladie, etc., etc., devront se servir de ces excellentes préparations, qui arrêteront la chute et qui feront abondamment repousser les cheveux, même aux places dégarnies.

Nous prions nos lectrices de lire la notice qui enveloppe boîte et flacon, notice qui leur dira le mode d'emploi.

* *

L'Eau dentifrice du docteur Pierre est d'une excellente hygiène pour la denture. Non seulement elle préserve de la carie les dents saines, mais l'arrête chez celles qui en sont atteintes. Elle conserve la blancheur de l'émail, le rend plus éclatant, raffermi les gencives. Elle laisse une grande fraîcheur à la bouche et à l'haleine une odeur agréable. En faire usage pour les enfants, c'est leur assurer de belles et bonnes dents et les préserver de maux bien douloureux. Nous pensons que ne point changer de dentifrice, quand on se sert d'une eau telle que celle du docteur Pierre, est de bonne hygiène.

* *

REVUE PARISIENNE

Dans notre numéro du 3 août, nous avons déjà parlé, mais d'une façon très sommaire, d'un objet connu, quoique nouveau en France. La maison Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, a importé d'Ecosse des plaids extrêmement beaux (Highland Rugs), d'une très grande souplesse, soyeux, brillants, de tons bien fondus, atténués ou éclatants, mais toujours harmonieux.

Leur emploi est multiple en qualité de plaids : couverture de voyage, de voiture, de chaise longue, enveloppe pour soi-même ou pour prêter ; indispensable

dans chaque famille, il garantit de façon complète de la température extérieure. Prix : 60, 80 et 100 fr., avec une belle frange.

Avec ces plaids, MM. Roullier font aussi faire des collets, grands et petits, avec et sans pélerines, puis de charmants mantelets, moitié collets, avec capuchons ; ce tissu porte avec lui-même sa doublure, qui est de teinte unie, ou encore à carreaux, aussi belle que l'endroit et peut constituer les revers, pélerines, capuchon du collet ou du mantelet-collet, qui a des pans par devant. Il y a des envers de couleur tranchante, d'autres vont à l'une des teintes du plaid : plaid vert et marine, envers bleu marine.

Pour fillettes, il se fait aussi des collets avec ces plaids ; il y en a de couleurs très claires et très tendres dont on fera fort bien des sorties de théâtres et de bals.

Le petit collet *Mac-Kensie*, avec capuchon, longueur 49 à 54 centimètres, est de 45 fr. pour fillettes, 50 fr. pour jeunes filles et dames ; il se fait avec col et capuchon unis ou bien écossais (à carreaux).

Le *Mac-Donald*, collet à double pélerine, ayant 67 centimètres de longueur (col, revers, capuchon comme ci-dessus), prix : 75 fr.

Le *Mac-Intosh* (80 centimètres de longueur), au même prix que ci-dessus avec les accessoires.

Le *Mac-Lauriss* est le plus confortable des grands manteaux ; il a une petite pélerine, le col, le capuchon, les revers comme ci-dessus, c'est-à-dire de teinte unie ou à carreaux écossais ; sa longueur est de 1 m. 45, son prix est de 150 fr.

Ne pouvant envoyer d'échantillons, des gravures coloriées de ces collets seront envoyées sur demande.

Les mesures à donner, en faisant la commande à MM. Roullier, 27, rue du Quatre-Septembre, à Paris, sont : tour du cou mesuré sur le corsage, contour de la poitrine mesuré par dessus les bras.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5058

Modèles de M^{me} Pariselle, 22, rue du Quatre-Septembre
Costume d'enfant de M^{me} Taskin, rue Ménars, 2

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en satin blanc pour matinée dansante ; jupe à godets profonds et corsage-blouse décolleté en rond, avec berthe de dentelle et bouillonné de tulle dans lequel passe un ruban bleu ; manche de tulle, composée de trois bouillons retombant l'un sur l'autre et d'un poignet de satin bleu qui s'arrête au-dessus du coude (1) ; piqué de coques de satin bleu sur l'épaule gauche. Entourant le chignon, et fixé par une épingle artistique, demi-couronne de myosotis.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en petit taffetas glacé vert pâle ; jupe unie à godets ; corsage froncé, avec ceinture de satin vert fermée derrière par une crête froncée en ruban. Manche-ballon, arrêtée au coude par un bracelet de ruban ; col drapé, avec coques de chaque côté. Au haut du corsage, grand col de guipure formant empiècement carré, prolongé sur les épaules en grand jockey couvrant en partie le ballon.

COSTUME DE FILLETTE. — Cheviotte bleu marine. Jupe montée par des fronces et formant un pli creux

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons les 14 et 16 septembre.

sur le devant. Blouse marine ouverte sur un plastron de drap crème ; col arrondi, arrêté de chaque côté ; manche large et tombante, avec haut poignet de drap blanc. Broderie de point d'épine, en soie bleue, sur le plastron, le col et les poignets (2).

IMPRESSION SUR ÉTOFFE

DEUX DESSOUS DE COMPOTIERS en toile granitée ; dessin au point de croix (lapins).

CARTONNAGE

ABAT-JOUR, 1^{re} moitié (3 panneaux et 3 sujets coloriés pour les médaillons).

NEUVIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Fond, point de Hongrie. — Essuie-plumes. — M A. — Collet de baby. — Corbeille à pain. — Petit tapis à bordure découpée. — Mellonie. — D B. — Costume en foulard chiné. — M C au petit point. — Applique de tapisserie. — Angle, broderie Richelieu. — A S. — H V. — Costume en toile de laine glacée. — Dessus de pale, filet brodé. — Corsage en taffetas écossais. — Pale, broderie avec chiffre. — Pelote carrée, broderie rococo. — Louise. — Bouquet pour ridicule. — Mouchoir, broderie Richelieu.

PATRON DECOUPE

COLLET DE BABY, page 2, Album de septembre.

A l'Occasion des Vacances

ABONNEMENTS D'ESSAI

AVIS. — Beaucoup de demandes de renseignements nous parviennent au sujet du Journal **LA POUPEE MODELE** et du **JOURNAL DES ENFANTS**, complètement distincts, maintenant, l'un de l'autre, en ce qui concerne la littérature.

Pour permettre à nos abonnées de faire plus ample connaissance avec ces publications, nous leur annonçons qu'elles peuvent exceptionnellement, **A TITRE D'ESSAI**, contracter des abonnements pour les **QUATRE DERNIERS MOIS** de l'année aux prix suivants :

PRIX POUR LES QUATRE DERNIERS MOIS DE L'ANNÉE	PARIS	SEINE	DÉPART ^s	UNION POSTALE
Journal <i>La Poupée modèle</i>	2 35	2 70	3 »	3 70
Journal des Enfants et Toilette des Enfants réunis.	4 »	4 »	4 »	5 35
Journal des Enfants seul (*).....	2 35	2 70	3 »	3 70
Journal <i>La Toilette des Enfants</i>	2 »	2 »	2 »	2 35

(*) Voir à la p. 8 de la couverture les annonces concernant le *Journal des Enfants* et la *Toilette des Enfants*.

TRENTE-DEUXIÈME ANNÉE

PARIS 7 fr. — SEINE 8 fr.

LA POUPEE MODELE

DÉPTS 9 fr. — ÉTRGER 11 fr.

JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE

14, rue Drouot, 14

La Poupée modèle, dirigée avec la moralité dont le *Journal des Demoiselles* a constamment donné a preuve, est entrée dans sa trente-deuxième année.

L'éducation de la petite fille par la poupée, telle est la pensée de cette publication, vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseignements utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.

CHAQUE LIVRAISON RENFERME EN OUTRE :

Cartonnages coloriés. — Figurines à découper. — Décors de théâtre.
Patrons pour poupée. — Surprises de toute sorte. — Musique.

Les abonnements partent du 15 décembre de chaque année, mais on peut s'abonner pour un an
A PARTIR DU 15 DE CHAQUE MOIS

Le Journal **LA POUPEE MODELE** publie actuellement un très joli cartonnage représentant un **MOULIN HOLLANDAIS**.

Toutes les pièces de cette curieuse construction sont assemblées sans faire usage de colle. Elles peuvent être aussi facilement démontées et constituent un très intéressant jeu de patience.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.

manquer de goût. Elle évita pour Vadalen les modes excentriques; mais elle tint à ce que tout eût du cachet, et le troisième jour, la jeune fille crut voir une autre femme lorsque Simpson, triomphante, la fit tourner devant la glace. On avait à peu près respecté son deuil; mais le savant et délicieux composé de crêpe, de soie et de jais qui l'habillait était un bijou d'élégance, et son chapeau, à la fois distingué et original, la rendait confuse. Tout ce qu'elle avait obtenu, c'était de conserver sa coiffure: ses cheveux blonds, ondulés naturellement, relevés en torsade. Après une conférence avec Simpson, lady Hertford était convenue que ce simple arrangement lui seyait, et avait, combiné avec une toilette élégante, cet indiscutable *cachet* qu'elle prétendait appliquer à tout.

Ce soir-là, elles firent une promenade sur les boulevards. La voiture était ouverte; plus d'un passant remarqua ces deux femmes, l'une si belle dans sa maturité, l'autre si charmante dans son deuil recherché et seyant.

Il y eut un embarras de voitures et un ralentissement forcé. Vadalen, qui regardait alors la devanture luxueuse d'un magasin de jouets, ne vit pas, dans la foule qui encombra le trottoir, un visage altéré, tourné vers elle, des yeux soudain attristés, qui la suivaient avec angoisse.

Deux jours après, M^{re} Aymard pleura en lisant une lettre de Norbert. Elle se terminait ainsi :

« Je l'ai vue par hasard... Et cela vaut mieux, car j'ai senti, au déchirement, au brisement soudain qui s'est fait en moi, que je gardais encore à mon insu je ne sais quelle folle espérance... *Maintenant*, j'ai mieux que compris, j'ai senti, j'ai vu qu'elle vit dans une autre sphère, que non seulement elle est l'héritière à laquelle ma dignité me défend d'élever mes vœux, mais qu'encore elle est déjà la femme du monde, brillante, élégante, qui ne s'harmoniserait plus avec mon austère foyer de travailleur... Elle était charmante à briser mon cœur; mais combien je regrette le temps où elle portait sa pauvre robe usée, et où je rêvais avec ivresse que ce serait à moi à lui faire connaître un jour tous les bonheurs et même tous les comforts de ce monde ! »

« C'est fini. Vous le savez, ma mère, je ne suis pas un rêveur. Je porterai virilement cette profonde et inconsolable déception. Je secouerai la mélancolie, au moins celle qui assombrit les traits et alanguit l'exercice du devoir... J'essaierai loyalement de bannir un regret dont l'amertume pourrait rejaillir sur autrui. Dieu m'y aidera, et le travail est là, incessant... Mais ne me parlez plus d'elle jamais... ou avant que je sois guéri, si ce jour arrive... Plutôt, si vous apprenez un jour qu'elle a rencontré un cœur digne d'elle et qu'elle est heureuse, dites-le-moi... Je l'aime assez pour bénir alors Dieu de son bonheur. »

XVII

L'automne avait été exceptionnellement doux et, bien que novembre fût tout proche, il y avait encore des feuilles aux arbres, lorsque Vadalen fit son entrée à Cedar-Lodge, la villa attribuée de temps immémorial aux douairières de la famille Hertford.

C'était une habitation très ancienne, peu considérable, mais ravissante de pittoresque, bâtie en briques, offrant des pignons bizarres, d'un ton brun foncé, et située à l'extrémité du parc de Hertford-Grange, le château où lady Hertford avait régné en maîtresse, et qu'elle avait dû, à la mort de son mari, céder à son beau-fils, l'héritier du nom et des biens substitués.

L'après-midi était avancé, lorsque le train s'arrêta à la station du chemin de fer. Une voiture y attendait les voyageuses; mais lady Hertford parut surprise et choquée de ne trouver personne au-devant d'elle. Un domestique lui expliqua que lord Hertford était absent avec milady et M. Harcourt Dudley, lorsqu'on avait reçu le télégramme, et qu'ils ignoraient l'arrivée de leur mère. Un peu calmée, mais visiblement contrariée, celle-ci traduisit à Vadalen ce qu'on venait de lui dire, et la jeune fille sentit se calmer les battements de son cœur, en voyant retardée son entrevue avec ces inconnus qui l'intimidaient terriblement. Lady Hertford la devina, et se mit à rire en lui disant que le moment redouté n'était ajourné que pour peu d'heures, et que dans la soirée tout le monde serait de retour.

La voiture franchit presque aussitôt une grille monumentale, flanquée d'un pavillon de garde assez considérable, et Vadalen oublia bientôt ses terreurs pour jouir du site nouveau et ravissant qui s'offrait à elle.

Une avenue très large, plantée de plusieurs rangées d'arbres séculaires, traçait ses majestueux méandres à travers un de ces parcs anglais dont rien, peut-être, n'égale le charme et la beauté. À droite et à gauche s'étendaient des pelouses immenses, semées de groupes d'arbres gigantesques, tout cela à demi sauvage, offrant à la fois la splendeur d'une riche nature laissée à elle-même, et la disposition intelligente de l'art venant aider cette nature elle-même. Des trouées laissaient voir des perspectives qui semblaient infinies; diversées essences d'arbres avaient été rassemblées de manière que leur feuillage se fît valoir et offrît ces heureux contrastes auxquels, en ce moment, l'automne ajoutait une beauté nouvelle. Le vert intense des pelouses éveillait une impression de fraîcheur indescriptible, et aux abords de l'avenue, des massifs énormes de fleurs étaient jetés çà et là, mettant sur ce fond des notes vives, mais harmonieuses.

A l'un des détours de l'avenue, le château apparut dans un espace largement dégagé, un peu lourdement, mais majestueusement assis sur une terrasse entourée de balustres et garnie de fleurs. Il avait été rebâti au siècle dernier, sans style, mais dans des proportions considérables, et sa longue façade était percée d'une multitude de fenêtres.

— Que c'est vaste ! murmura Vadalen ; c'est ainsi que je me représentais les dimensions d'un palais.

Lady Hertford sourit un peu mélancoliquement.

— Cela coûte très cher, dit-elle, et il aurait fallu à Georges beaucoup d'économie pour soutenir dignement un rang plus haut que sa fortune, si sa femme n'était une héritière...

Vadalen était déjà au courant de la situation de famille de lady Hertford. Elle savait que celle-ci avait épousé un lord anglais, très sensiblement plus âgé qu'elle, déjà père d'un fils, héritier des biens substitués, et de deux filles, ses aînées. Elle avait eu un fils unique, qui était évidemment son idole, et elle avait déploré souvent devant la jeune fille que la fortune de ce dernier fût loin de répondre à ses mérites, lord Hertford n'ayant pu disposer en faveur de sa veuve et de ses autres enfants que d'une provision relativement fort modeste.

Elle parlait toujours en termes reconnaissants du lord Hertford actuel qui, depuis son riche mariage, avait généreusement augmenté son douaire ; mais si Vadalen avait été plus expérimentée, elle aurait senti percer dans toutes ses paroles une involontaire amertume, inspirée par la différence de position qui existait entre son beau-fils, l'héritier du titre et des biens, et son propre enfant, cadet sans fortune.

La voiture ne continua pas jusqu'au château ; elle s'engagea à droite, dans une large allée, et pendant une demi-heure, traversa la partie la plus sauvage et la plus pittoresque du parc. Là, les routes devenaient un peu moins larges, et d'épais taillis alternaient avec les larges espaces découverts. Avec une surprise mêlée de ravissement, Vadalen vit tout près d'elle des daims traverser l'allée en bondissant, effrayés par la voiture.

Ce que lady Hertford appelait son cottage lui arracha tout à coup un cri d'admiration. Une légère palissade séparait du reste du parc ce petit domaine, entouré de pelouses mieux soignées et toutes fleuries, sur lesquelles deux cèdres, dans toute la majesté de leur robuste vieillesse, projetaient leur ombre, donnant leur nom au cottage.

Un espace découvert, devant la maison, laissait voir un horizon riant et calme, bordé au loin par la ligne brillante d'une rivière.

— Que c'est ravissant, plus délicieux mille fois que le grand château de là-bas ! s'écria Vadalen, vraiment sous le charme.

Lady Hertford secoua la tête avec un mélancolique sourire. Elle n'eût pas hésité, elle, entre les deux demeures !

Le vieux domestique que Vadalen avait vu à

Plesnou, et qui les avait précédées, les reçut respectueusement à l'entrée d'un délicieux porche gothique tout enguirlandé de roses d'automne. Il y avait un hall un peu sombre et exigü, et un vieil escalier en chêne curieusement sculpté, tout orné de tableaux, de faïences, de cuivres, de tapisseries.

Lady Hertford s'amusait de l'admiration de Vadalen. Elle lui fit aussitôt visiter la maison, une merveille de goût français et de confort anglais, et l'ayant introduite dans une chambre délicieuse, au plafond bas et sculpté, aux fenêtres irrégulières et aux recoins capricieux, toute remplie de meubles anciens, puis dans un cabinet de toilette tendu de perse claire et gaie, elle s'excusa de ce que l'exiguïté de Cedar-Lodge ne lui permit pas d'attribuer à sa jeune parente un appartement plus vaste.

— Il n'y a pas si longtemps que j'habitais une mansarde dans la triste maison de mon oncle, dit Vadalen avec une ombre de sourire.

Lady Hertford la quitta, et presque aussitôt Seïzan entra chez elle. La pauvre vieille avait souffert du mal de mer pendant la traversée, et ce pays inconnu, si différent du sien, cette langue dans laquelle elle s'imaginait parfois qu'on se moquait d'elle et de son costume rustique, cette existence, enfin, si fort à part de celle de son enfant chérie, tout cela l'avait profondément abattue. Mais Vadalen poussa un cri de joie en la voyant, et, l'entraînant vivement, lui montra ses jolies chambres.

— Seïzan, dit-elle, moitié riant, moitié pleurant, il faut, paraît-il, que j'aie une femme de chambre... J'ai dit que je n'en voulais pas d'autre que toi, et tu travailleras ici, dans ce cabinet de toilette si gai... Vois le joli tapis à fleurs roses, et toutes ces tentures, et ces grandes glaces où, vraiment, j'ai honte de me voir si belle... Tu apporteras tes tricots, tes livres de prière, tu seras comme chez toi... Et nous parlerons breton, et nous irons nous promener dans ce parc qui est si, si beau... Nous tâcherons aussi de voir des pauvres, et nous apprendrons toutes deux bien vite à parler anglais, pour les consoler et les secourir...

Le visage de Seïzan se rasséréna.

— Il n'y a que Williams qui parle français en bas, dit-elle. Mais on m'a dit que le prêtre de la paroisse le parle aussi... Quel bonheur, dans notre chagrin, d'être tombée dans un village où il y a beaucoup de catholiques, et une église tout proche !... Williams m'a dit que la famille Hertford est une des plus catholiques d'Angleterre ; c'est consolant, cela... Je craignais seulement de ne plus guère voir ma petite fille...

— Oh ! Seïzan, c'était mal de le croire !... Veux-tu défaire mes malles ?

Ranger, c'était le fort de Seïzan. Elle n'avait, naturellement, jamais rien vu de si beau que le trousseau de Vadalen. Elle prit un vrai plaisir à le répartir dans les armoires et les tiroirs, qui gardaient un parfum de feuilles de roses ; puis, tandis que la jeune fille rêvait, accoudée à sa fenêtre, elle

prit son tricot et s'installa dans le gai cabinet de toilette, qu'elle regardait déjà comme son domaine.

Un coup léger fut frappé à la porte. Simpson apportait un message que lady Hertford avait eu soin d'écrire au crayon, craignant que sa vieille femme de chambre ne se fit pas bien comprendre.

« Georges vient d'arriver. Il me téléphone qu'ils nous attendent pour dîner, à huit heures. Harcourt ne revient que ce soir. Il y a toujours du monde, mettez le corsage bas de votre robe de soie, Simpson ira vous aider si vous le désirez. Soyez prête à sept heures et demie. »

Vadalen, éplorée, appela Seizan. La nuit venait, il fallait faire cette toilette qu'elle trouvait étrange à la campagne et en famille. Cette étiquette redoublait sa timidité.

La robe en question avait été un sujet de discussion entre elle et lady Hertford. Vadalen, avec une énergie désespérée, avait arrêté l'œuvre des ciseaux de la couturière qui, désolée, regrettait qu'une toilette aussi « pensionnaire » sortît de ses mains. Vadalen sentait, elle, que M^{me} Aymard ne l'eût point critiquée, et elle fut bien aise de voir que Seizan, bien qu'étonnée, ne se montra pas trop choquée. Le crêpe et la soie étaient délicieusement mélangés, et la plus savante coquetterie n'eût pu trouver rien de plus seyant pour le teint pâle et les cheveux blonds de la jeune fille.

Elle recommanda à Seizan de ne pas s'ennuyer, lui donna des livres, et, très agitée, elle descendit comme sept heures et demie sonnaient.

Lady Hertford la regarda avec attention.

— Très bien... Pas un bijou... Une Anglaise eût bien glissé là un diamant... Mais vous êtes Française; les jeunes filles, chez nous, n'en portent pas... Vous n'avez pas d'éventail... Prenez celui-ci... Simpson, nous avons oublié de lui commander une mante... Donnez-lui une des miennes, celle en cachemire blanc... Allons, descendez, enfant, et ne soyez pas si tremblante. Georges est très bon, et Grace, malgré sa froideur, vous aimera bientôt...

Vadalen eût joui profondément de cette promenade dans le parc, si chaque minute ne l'eût rapprochée d'un moment si effrayant. L'air était si doux qu'une des glaces était baissée; la lune se levait, et c'était délicieux de voir à travers le feuillage éclairci cette lumière douce et pâle.

Une partie de la façade du château était maintenant vivement éclairée. La voiture s'arrêta au bas du perron, et Vadalen, tremblante, se trouva dans un hall immense et majestueux, orné de palmiers et de statues, et au fond duquel un escalier monumental se partageait en une double rampe. Un domestique prit son long manteau, un autre souleva une portière, et elle pénétra à la suite de lady Hertford dans un salon immense, au fond duquel cinq ou six personnes, groupées près d'une table, la regardaient curieusement.

A ce moment, elle crut défaillir. Traverser ainsi ce long espace, et sentir ces yeux attachés sur elle,

c'était une épreuve à laquelle s'ajoutait l'impression d'embarras et de nouveauté que lui causait sa propre toilette. Elle admirait l'aisance majestueuse avec laquelle lady Hertford la précédait, et cherchait à se dissimuler derrière elle. Mais son angoisse fut un peu abrégée. Un homme d'environ quarante ans, grand, raide, d'aspect distingué, essentiellement britannique, s'avança vers elles, échangea un cordial shakehands avec lady Hertford, puis serra les doigts tremblants de Vadalen, aussitôt qu'eurent été prononcés les mots sacramentels :

— Lord Hertford... M^{lle} de Penguidy...

Une femme encore jeune, plutôt majestueuse que jolie, et d'une physionomie très froide, se leva à son tour. La présentation recommença :

— M^{lle} de Penguidy... Lady Grace Hertford...

Vadalen s'entendit adresser quelques questions sur son voyage et ses impressions, y répondit en mots entrecoupés, puis la conversation se continua en anglais et, assise enfin, moins exposée, pensait-elle, à ces regards curieux, elle trouva le courage d'examiner ceux qui l'entouraient.

Ils étaient peu nombreux : trois messieurs, l'un jeune, les autres vieux, en frac et en cravate blanche, et une personne que Vadalen prit pour une jeune femme, d'autant que lady Grace la lui présenta sous le titre de lady Monica O'Carthy, et qu'elle ignorait encore qu'en Angleterre les filles d'un lord portent dès leur naissance cette appellation de lady.

Lady Monica était d'une beauté frappante, d'une taille légèrement au-dessus de la moyenne, mince, élégante et cependant d'un aspect imposant. Son teint était blanc et délicat, ses cheveux noirs et ses yeux gris avec des cils noirs, ce qui donnait à son visage une originalité attrayante.

Ses traits étaient harmonieux et exprimaient d'ordinaire une gaieté mêlée de douceur. Mais lorsque ses yeux se levèrent sur Vadalen, celle-ci rencontra un regard glacé, et la main de lady Monica effleura à peine la sienne.

Elle portait, ce qui confirma encore Vadalen dans son erreur, une robe de satin noir, dont les plis amples eussent peut-être semblé légèrement fanés, si le salon eût été plus vivement éclairé, et à son corsage était attachée une broche en émeraudes de forme ancienne.

Il y eut d'abord un léger silence entre elles, puis lady Monica dit en français, avec très peu d'accent, et d'un air souverainement indifférent :

— Vous ne connaissiez pas l'Angleterre?

— Oh ! non, je ne connais rien que la petite ville où j'ai été élevée... Le parc est admirable, ajouta-t-elle timidement, pour soutenir la conversation.

— Très beau...

Et lady Monica se retourna vers son voisin sans faire plus d'attention à elle.

— Cette dame est-elle la femme du jeune homme avec qui elle cause? demanda tout bas Vadalen à

lady Hertford, qui suivait des yeux celle de qui l'on parlait, avec une expression indéfinissable.

— Mais elle n'est pas mariée ! C'est la plus jeune fille de lord O'Carthy ; elle est Irlandaise, comme l'indiquent à la fois son nom et son visage, et cousine germaine de ma belle-fille, qui l'invite chez elle une partie de l'année.

Quelque chose de contraint dans ces paroles frappa Vadalen. Mais à ce moment on annonça le dîner, et alors commença pour la jeune fille un véritable supplice. Lord Hertford, près de qui elle se trouvait placée, était par nature assez taciturne. Il s'occupait d'elle, cependant, avec courtoisie, et lui parla en français à plusieurs reprises. Mais son autre voisin ne savait que l'anglais, et faisait des tentatives infructueuses pour se faire comprendre. De temps à autre, elle rencontrait le regard de lady Monica, et elle s'imaginait que la jeune fille s'amusait de son embarras.

D'ailleurs, cet embarras avait bien d'autres causes. Les mets qu'on servait lui étaient inconnus, et l'étiquette de la table renfermait pour elle de profonds mystères. Elle ignorait l'usage de certains objets ; elle commença à peler une poire tout simplement entre ses doigts, et s'aperçut que les autres convives la tenaient au bout de leur fourchette. Sa gaucherie augmentait son supplice et l'empêchait de jouir du coup d'œil, nouveau pour elle, de la superbe salle à manger, du couvert élégant, des fleurs de serre qui ornaient la table.

Après le repas, ce fut encore pis. Elle se sentait abandonnée, malgré la politesse froide, mais exacte, de lady Grace, et l'attention bienveillante de lady Hertford. Chose étrange, elle avait l'impression qu'à première vue lady Monica, la seule personne avec qui elle eût pu devenir plus intime, avait conçu de l'antipathie pour elle, et cette idée lui causait presque de la souffrance. Elle se leva sans bruit, pendant qu'on s'approchait du piano, alla vers la fenêtre, et regarda à travers les vitres la terrasse éclairée par la lune.

Comme elle se sentait dépaycée au milieu de ce luxe et dans ce cercle indifférent ! Avec quelle tendresse émue. — si émue que des larmes jaillirent de ses yeux. — elle songeait au tranquille petit salon où, assise près du canapé, elle échangeait des confidences avec Gerty, ou écoutait Norbert lire de sa voix chaude et vibrante ! Dans l'espèce d'abandon où elle se trouvait, c'était une douceur de songer que, dans une heure ou deux, elle allait retrouver la bonne chère figure de Seizan dans le cabinet de toilette tendu de perse rose...

Tout à coup, elle se retourna en entendant une exclamation joyeuse de lady Hertford. Un nouvel hôte venait d'entrer dans le salon, et devinant immédiatement que c'était Harcourt Dudley, elle attacha sur lui un regard rempli d'un intérêt involontaire.

Elle avait tant entendu son nom dans ces derniers temps ! Il était l'idole de sa mère, qui sai-

ssait toutes les occasions de parler de lui avec une tendresse et un enthousiasme presque exagérés chez cette femme du monde, si réservée sur tous les autres sujets. La beauté de Harcourt, son esprit, son entrain, ses talents, tout cela avait été rebattu, dans les entretiens de lady Hertford, jusqu'à lasser Vadalen, secrètement disposée à penser que la mère vantait le fils au-delà de ses mérites.

Sa première impression, cependant, fut que l'extérieur de Harcourt, tout au moins, et sa distinction physique n'avaient été nullement exagérés. Il était d'une taille élevée, doué d'une élégance qui excluait toute raideur, et il offrait avec sa mère une ressemblance à laquelle un cachet très anglais n'ôtait rien de ce qu'elle avait d'heureux. Il n'était pas en tenue de soirée, et il s'en excusa avec grâce lorsque, ayant baisé la main de sa mère, il s'inclina devant sa belle-sœur et serra la main de lord Hertford. Il s'avança vers Monica, lorsque lady Hertford le rappela d'un ton légèrement autoritaire.

— Harcourt, dit-elle en français, il faut que je vous présente à M^{lle} de Penguidy... Elle est votre cousine, et je pense que dès maintenant elle vous permettra d'user de votre privilège et de l'appeler tout simplement Madeleine.

Vadalen, interdite, s'avança avec embarras. Harcourt s'inclina, lui adressa une ou deux questions sur ses impressions de voyage, puis s'approcha enfin de Monica qui, froide et distraite, paraissait absorbée dans l'examen de photographies nouvelles.

Vadalen le suivit des yeux. Elle le vit se pencher vers la table, retenir un instant entre ses doigts la main que Monica semblait lui tendre à regret, et pensa qu'ainsi réunis, ils formaient un couple splendide.

Elle n'entendit pas, naturellement, les paroles que murmurait le jeune homme d'un ton léger. Mais elle vit une rougeur subite colorer les joues de Monica, tandis que son regard, rencontrant un instant celui de Harcourt, prenait soudain une expression plus douce.

Elle n'était pas seule à faire ces observations. Lady Hertford vint lui prendre le bras et l'entraîna vers la table.

— Ces vues sont-elles vraiment si intéressantes, Monica?... Ah ! voici aussi des figures... Harcourt, il faut présenter à Madeleine nos célébrités... Cet homme à l'air intelligent et fin, est notre premier ministre... Le lord chancelier... Le fils aîné du prince de Galles... La princesse Béatrix.

Harcourt, pour la première fois, jeta sur Vadalen un coup d'œil investigateur.

— Ma cousine parle-t-elle anglais ? demanda-t-il, approchant un fauteuil pour sa mère.

— Non... Mais elle l'apprendra vite... J'ai pensé que, pendant votre congé, vous pourriez lui donner des leçons, ou du moins causer avec elle.

— Très volontiers... Eh ! Monica, nous allons nous faire professeurs de langue anglaise ! Vous serez des nôtres, dites ?

Le visage de lady Hertford s'était soudainement assombri; mais la jeune fille leva ses yeux clairs, plus froids que jamais :

— Merci... Je ne me sens pas en ce moment de vocation particulière pour l'enseignement... J'attendrai, pour exercer mes talents, le jour où, mon père ne pouvant plus rien tirer de nos terres, mes sœurs et moi devrons nous placer comme *governesses* à l'étranger...

Il y eut un silence léger, mais glacial, puis lady Grace se rapprocha et intervint :

— Vous voyez tout en sombre, Monica. Quelle folie débitez-vous là! Si vous tombiez en une telle extrémité, vos amis auraient encore une place à leur foyer pour vous.

— C'est vrai, j'oubliais... Et je paierais leur hospitalité en organisant des charades, des tableaux vivants, en écrivant leurs billets et en arrangeant leurs fleurs...

Elle repoussa les photographies d'un geste hautain, se leva et marcha vers le piano d'un air de reine, la traîne légèrement fanée de sa robe de satin effleurant silencieusement le tapis.

Harcourt la suivait des yeux, comme fasciné.

— Monica est-elle pour longtemps à Hertford-Grange? demanda lady Hertford à sa belle-fille, avec une froideur évidente.

— Elle vient seulement d'arriver, et je suppose qu'elle prolongera son séjour autant que d'habitude, dit lady Grace avec une douceur mêlée de fermeté.

Les doigts de Monica erraient sur le piano, effleurant des airs mélancoliques, aussitôt abandonnés.

Lady Hertford, visiblement mécontente de l'attention que son fils prêtait à la musicienne, essaya vainement de l'entraîner dans une conversation à laquelle Vadalen pût prendre part. Il se leva tout à coup et, courant au piano :

— Monica, une ballade, je vous en prie!

Elle secoua la tête en signe de refus.

— Je vous le demande! Ma cousine aimera vos ballades si simples et si douces... Voulez-vous?

— N'insistez donc pas ainsi, dit sa mère avec impatience; Monica est peut-être fatiguée.

La jeune fille se retourna sur son tabouret et regarda fièrement lady Hertford.

— Je ne suis pas fatiguée, dit-elle. Que voulez-vous entendre, Harcourt?

— Cathleen O'Moore...

— C'est trop triste... Ecoutez ceci :

Et, d'une voix douce et vibrante, lady Monica chanta un fragment de ballade de Moore : *Lilla's a lady*.

L'air était étrange. Vadalen ne comprit pas les paroles, mais se sentit pénétrée d'une impression de mélancolie, presque de malaise. Elle surmonta sa timidité pour dire à Monica combien elle trouvait sa voix jolie. La jeune fille s'inclina avec hauteur, et regardant Vadalen en face :

— Vous ne comprenez pas la poésie que j'ai chantée?...

— Non, et je le regrette beaucoup.

— Voulez-vous que je la traduise pour vous?

— J'en serais très reconnaissante.

— Elle est stupide! dit vivement lady Hertford.

Mais, sans paraître l'avoir entendue, Monica s'approcha d'une table et traça rapidement quelques lignes, puis elle remit le papier à Vadalen, qui lut, avec le même malaise que lui avait déjà causé la musique :

« Lilla est une lady.

« Les cloches de l'église chantaient, le village est en fête, et Lilla s'avance dans sa brillante toilette de mariée, heureuse d'avoir conquis le cœur d'un fier baron.

« Mais voici que dans la vallée, chevauchant rapidement, un jeune et beau cavalier accourt, joyeux... Et qui dira son tressaillement lorsqu'on lui dit la vérité, lorsqu'il apprend que Lilla est une lady!...

« Il sourit de mépris, — de mépris ou de raillerie, tandis qu'il arrache de son sein une touffe de lis blancs comme la neige : « Une pauvre fille, dit-il, me donna ce gage... Mais Lilla est une lady!

« Ces douces fleurs, qui croissaient à l'ombre, se fanent, transplantées au soleil... Voyez, leurs pétales s'effeuillent, depuis que Lilla est une lady...

« Je suis venu ici, trompé par la promesse d'une femme inconstante. J'y demeure maintenant pour boire à la santé de la noble baronne... Et... oh! tout me semble aussi joyeux, quoique Lilla soit une lady!

« Croyez que si je suis venu de loin, c'était pour la jeune fille simple et fidèle que vous paraissiez être, non pas pour l'orgueilleuse qui a conquis le fils d'un baron!... »

« Et Lilla est une lady! »

Une souffrance mal définie s'emparait de Vadalen. Monica avait-elle voulu la railler? En chantant ces lis qui croissent à l'ombre et se fanent au soleil, cette fille des champs, fière d'être devenue lady, songait-elle à l'aventure de la jeune fille qui, pauvre et ignorée dans une petite ville perdue, venait soudain prendre sa place au soleil du grand monde? Mais pourquoi se fût-elle ainsi montrée méchante ou amère?

Et tout à coup, tandis qu'elle lisait les vers traduits par Monica, Vadalen vit le jeune cavalier sous les traits de Norbert, répétant dans son mépris et sa douleur : *Lilla's a lady*...

Pensait-il ainsi à elle? L'aimait-il, et se disait-il que la fortune l'avait changée et éloignée de lui?

— Aimez-vous cette poésie? demanda Harcourt en souriant.

Elle tressaillit, soudain arrachée à sa rêverie.

— Non, dit-elle, je n'aime ni cette Lilla, qui oublie ses promesses, ni ce fiancé abandonné qui, la mort au cœur, reste à railler la femme qu'il aimait...

Il haussa légèrement les épaules.

— C'est bien humain, pourtant.

— Oui, dit Monica avec un sourire amer, l'inconstance surtout est chose commune.

Et, se levant, elle alla près de la table où lord Hertford et un de ses hôtes venaient de commencer une partie d'échecs.

Lady Hertford donna le signal du départ. Ce fut un soulagement pour Vadalen de quitter ce salon luxueux et glacial, et de se retrouver dans la solitude solennelle du parc. Elle était seule avec lady Hertford, Harcourt ayant préféré faire le trajet à pied, à travers bois. La lune brillait encore, jetant des nappes de lumière sur les clairières, glissant de furtifs rayons dans les taillis. La jeune fille eût aimé à jouir silencieusement de ce spectacle vraiment incomparable; mais sa compagne, qui semblait impatiente de connaître ses impressions, la questionna avec insistance.

— Harcourt vous plaît-il? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Vous avais-je trompée en vous disant qu'il est beau et charmant?

— Non, certes...

— Et si vous saviez comme il porte bien l'uniforme des horseguards!... Puis, il est si bon fils, si tendre!... Et si délicieux *at home*! Vous verrez quelle gaieté il met dans la maison... Aimez-vous Georges?

— Lord Hertford semble très bon, et sa femme aussi, quoique froide.

— Grace a de grandes qualités. Nous nous arrangeons bien, sauf en un point...

Elle semblait affecter de ne pas parler de Monica. Ce fut Vadalen qui l'interrogea à son tour.

— Lady Monica est un peu... hautaine et froide, elle aussi, n'est-ce pas? dit-elle avec quelque hésitation.

Lady Hertford étouffa un soupir.

— Elle? C'était la créature la plus enjouée... Mais la pauvreté aigrit les caractères... Et Monica est vraiment à plaindre, ajouta-t-elle plus bas, soupirant de nouveau.

— Est-elle donc si pauvre? Son père n'est-il pas lord? dit Vadalen, surprise.

— Un titre est une lourde charge, quand on n'a pas une fortune suffisante pour le soutenir. Il est très vrai que le bon vieux O'Carthy est à la fois pauvre et prodigue, et Monica et ses sœurs ont en perspective un triste sort, à moins que leur beauté ne leur fasse trouver des maris.

Vadalen soupira à son tour. Elle commençait à comprendre le rôle que joue l'argent dans le monde; mais jusqu'à présent, elle trouvait que s'il cause du mal et des souffrances, il est impuissant à donner du bonheur.

Le petit salon de lady Hertford était bien éclairé; les rideaux étaient baissés, et la table à thé toute prête.

— Voulez-vous que nous attendions Harcourt? demanda lady Hertford. Il marche vite, la tra-

verse est courte, et dans un quart d'heure il sera ici.

Vadalen ne pouvait refuser, bien qu'elle sentit un désir fou de se retrouver seule. Sa cousine prit un journal, et elle s'empara d'un *magazine*, essayant, à l'aide des sujets, de lire l'explication des gravures.

Bientôt Harcourt entra. Depuis que Vadalen vivait avec lady Hertford, elle s'était accoutumée à faire le thé. Les compliments que son cousin lui prodigua l'embarrassèrent. Elle ne savait pas encore démêler ce qu'il entraînait de marivaudage dans ces discours mondains, si nouveaux pour elle.

La fatigue commençait à l'accabler; lady Hertford fut la première à l'inviter au repos. Harcourt lui ouvrit la porte, lui remit un bougeoir, prit congé d'elle avec la courtoisie gracieuse qui caractérisait ses manières, puis, lorsqu'elle eut disparu, revint s'asseoir en face de sa mère, qui achevait distraitemment sa troisième tasse de thé.

— Ainsi, dit-il brusquement, s'étendant dans un fauteuil, toutes vos espérances sont à vau-l'eau, et l'héritage vous a échappé!

Lady Hertford soupira profondément.

— Je croyais ne plus y compter, dit-elle; mais j'ai compris, à l'affreuse déception que j'ai ressentie, quelle place il tenait dans mes espérances.

— Moi, j'espérais tout à fait, non que ce vieillard testerait en votre faveur, mais qu'il mourrait *ab intestat*, auquel cas vous vous trouviez hériter, n'est-ce pas?

— Oui, comme parente d'un degré plus proche que Madeleine... Enfin, si je n'ai point l'héritage, j'ai... l'héritière, dit-elle lentement, et comme en rêvant.

Les yeux de Harcourt demeurèrent attachés sur un point éloigné de la chambre, sans qu'elle pût les rencontrer.

— Comment trouvez-vous notre jeune cousine? demanda-t-elle au bout d'un instant, voyant qu'il ne rompait point le silence.

Il se mit à rire; mais ce rire sonnait faux.

— Si l'on considère comme un miracle de faire le tour du monde en quatre-vingts jours, dit-il d'un ton de plaisanterie, qui pourrait se vanter de faire le tour d'une âme féminine en un soir?

— L'avez-vous seulement regardée, Harcourt?

— Sans doute... Monica l'a définie: une fleur des champs... « And Lilla's a lady », chanta-t-il à demi voix.

Lady Hertford secoua la tête avec impatience.

— Monica devient amère et méchante, dit-elle vivement. Mais j'accepte la comparaison... Oui, Madeleine est une fleur des champs, mais...

— Qui, grandie à l'ombre, se fanera au soleil, acheva Harcourt en riant.

— Elle est de celles qu'on greffe et qu'on embellit, dit vivement lady Hertford. Croyez-moi, j'ai l'expérience des femmes, et voici plusieurs

jours que je vis avec Madeleine... Si elle a pu devenir ce qu'elle est dans l'effroyable solitude où elle a végété, dans le milieu déprimant où elle a vécu, elle s'épanouira jusqu'à devenir charmante, idéale, dans un monde tel que le nôtre.

— C'est possible, répliqua Harcourt de son ton léger. Et jusqu'à quand garderez-vous sa tutelle?

— Jusqu'à son mariage, Harcourt.

Quelque chose de sérieux dans le ton de sa mère lui causa un vague malaise. Cependant, il essaya encore de plaisanter.

— En ce cas, mariez-la vite, afin que je retrouve ma chère mère tout à moi.

— Harcourt, dit lady Hertford d'un ton de reproche, il ne faut pas feindre de ne pas me comprendre; ayons, l'un et l'autre, le courage d'envisager froidement la situation... Une chance inespérée s'offre à vous... Madeleine a une fortune considérable... Elle est intelligente, sa figure est douce et distinguée, sinon jolie, et je ferai d'elle une femme du monde...

— Une lady! ajouta-t-il d'un ton railleur.

— Une lady! Elle l'est déjà par la naissance et par la distinction, dit sa mère avec fermeté. J'ajouterai encore qu'elle a montré, dans les circonstances tragiques qu'elle vient de traverser, une énergie et un dévouement que peu de jeunes filles de son âge possèdent.

— Enfin, elle est accomplie, répliqua-t-il avec impatience. Seulement, c'est dommage que mon cœur soit insensible à tant de charmes et de qualités.

— Harcourt! dit-elle avec angoisse, ne pourrez-vous triompher d'un sentiment sans espoir?

— Mais nous espérons toujours, au contraire! Le vieux parrain de Monica peut songer à elle, et lui laisser quelque fortune.

— Et si cette chance lui manque?

— Alors, Grace, qui favorise nos amours, sera généreuse, et poussera Georges à faire quelque chose pour nous. Après tout, ils n'ont que leurs deux fils, et Grace a encore des héritages à recueillir.

— Tout cela est horriblement incertain... Vous avez, vous, en somme, cinq cents livres sterling de revenu, et ma pauvre petite fortune, en dehors de mon douaire, n'en représente pas la moitié... Monica n'a presque rien. Comment vivriez-vous dans notre monde avec si peu de chose?

— Oh! Monica est extraordinairement habile! Elle sait si bien faire durer ses robes, la chère créature, tout en éclipant par sa beauté les autres femmes, qui meurent de jalousie en la voyant dans un salon!

— Et vous vous contenterez de lui voir user les vieilles jupes de satin et de velours de sa mère! Où sont vos instincts d'élégance, Harcourt?... Ou bien êtes-vous si changé?

— Que voulez-vous? J'ai aimé Monica depuis que j'ai conscience de moi-même, et elle m'aime

aussi, la pauvre fille, bien que, je vous l'affirme, j'aie tenu la parole que je vous ai donnée de ne rien lui dire...

— Amitié d'enfance... Il y a là plus d'habitude que de tendresse, mon cher enfant.

Les beaux yeux de Harcourt s'attachèrent sur sa mère avec une expression de reproche.

— Ma mère, il fut un temps où vous sembliez favorable à cet amour...

Lady Hertford soupira.

— C'est vrai. Je croyais alors que Monica hériterait de son grand-oncle... Croyez-le, mon cœur est affligé de ne pouvoir satisfaire vos rêves. Mais je vois plus loin que vous... Avec les amertumes de la pauvreté viendraient les regrets et les dégoûts.

— Avec Monica! Jamais! Elle est si gaie, si charmante, si entendue, aussi! Nous vivrons à la campagne, dans le cottage que lui a laissé son grand-père, et vous verrez qu'elle trouvera encore le moyen d'économiser pour faire un voyage à Londres pendant la *season*!

— Et votre carrière, Harcourt?

— Je vendrai ma commission... J'y ai bien songé, ce sera un de nos moyens d'existence... Allons, chère mère, redevenez avec elle ce que vous étiez jadis... Maintenant, elle vous craint, et son cœur souffre...

— Harcourt, dit lady Hertford d'un ton presque solennel, c'est impossible. J'y ai bien réfléchi, et, croyez-le, une mère n'afflige pas son unique enfant sans que son propre cœur se brise. Mais jamais, — jamais, entendez-vous, je ne donnerai mon consentement à un mariage qui vous rendrait un jour malheureux.

Harcourt tressaillit. Il savait par expérience que cette mère passionnément tendre pouvait être inflexible, et il l'aimait trop pour dresser entre elle et lui une barrière infranchissable. Elle l'avait élevé presque seule, pétri de ses mains, et s'il lui devait plusieurs de ses qualités, elle avait, sciemment ou non, laissé vivre en lui un défaut dont elle ne redoutait pas les conséquences, bien au contraire : ce défaut était une extrême faiblesse de caractère, et elle en usait au profit de son autorité. Jusque-là, tout avait tourné au bien de Harcourt; mais aujourd'hui, il sentait vaguement qu'elle abusait de ses droits, qu'elle jouait peut-être son bonheur, et cependant, si aigüe que fût la souffrance qui traversa son cœur, il n'eut pas un instant l'idée de lui résister.

— Je ne vous demande que du temps, reprit-elle, lui tendant la main et l'attirant à lui, du temps, et une double promesse : ne pas rechercher la société de Monica, et ne pas vous raidir contre le charme très réel de Madeleine... Songez-y, ou plutôt, tâchez d'oublier à la fois le passé et l'avenir...

Elle commença alors un récit détaillé de la mort tragique de M. de Cernay, peignit la vie affreuse

qu'il avait faite à sa nièce, et, sans paraître songer davantage à son projet, entra dans tous les détails de la fortune de la jeune fille.

Pendant ce temps, Vadalen s'endormait, agitée et anxieuse jusque dans son sommeil, qui lui parut bercé par le refrain mélancolique de la ballade : « And Lilla's a lady... »

XVIII

Lettre de Vadalen à Gerty.

« Cedar-Lodge, 1^{er} décembre.

« Ma Gerty,

« Voici le premier moment où je puis écrire autre chose que des billets. Depuis six semaines que je vous ai quittées, j'aspire à ce bienheureux loisir, que je n'ai pas obtenu sans peine. Enfin, je suis seule dans la maison, et libre de causer avec toi pendant des heures. Aussi veux-je te tracer ce tableau de ma vie, que tu réclames, et te faire faire la connaissance de ceux qui m'entourent.

« Le cadre, d'abord...

« Imagine la plus vieille, la plus pittoresque, la plus délicieuse des demeures, bâtie en briques dont le ton brun serait triste sans le lierre qui s'y accroche. Quand je suis arrivée, le porche, — un porche gothique en saillie, — était encore enguirlandé de roses blanches que les gelées ont tout récemment effeuillées. Cette maison est aussi irrégulière que peut le rêver l'imagination la plus capricieuse : ce ne sont que pignons inégaux, faisant face à tous les points de l'horizon. Les fenêtres aussi offrent une amusante variété, les unes petites, les autres grandes, les unes cintrées, les autres rectangulaires. Tout autour de l'habitation, il y a des pelouses dont nous n'avons pas même l'idée en France, des pelouses d'un vert de velours, semées, dans la saison, de corbeilles fleuries, et entourées de groupes d'arbres qui s'entr'ouvrent pour laisser voir un horizon calme et riant, bordé lui-même par la ligne brillante et mouvante d'une rivière. Cedar-Lodge est situé à l'extrémité du parc de Hertford-Grange; je ne te décrirai pas ce parc : la nature y est presque laissée à elle-même, c'est plein de beauté et de poésie, avec quelque chose de sauvage qui me rappelle mon cher pays... J'y verrai, dans la saison, fleurir des genêts et des bruyères.

« Toi, Gerty, tu as connu des intérieurs élégants, raffinés. Mais imagine, si tu le peux, l'effet de surprise et d'admiration qu'ont produit sur moi, pauvre petite sauvage élevée dans une maison sordide, le confort et le luxe de ces maisons anglaises ! Cedar-Lodge est ravissant, et Hertford-Grange est un musée en même temps qu'un château rempli de meubles splendides.

« Lady Hertford est parfaite pour moi. Je me reproche de ne point être avec elle aussi gaie, aussi libre que je le devrais peut-être. J'ai toujours l'impression, vraie ou non, qu'elle est artificielle; d'ailleurs, cette impression, je l'éprouve vis-à-vis de tous ceux qui m'entourent. Ils possèdent tellement, tous, ce vernis du monde, ces manières convenues, cet empire sur soi-même qui permet de dissimuler le vrai *moi*, que je n'ose ni ne puis juger de ce qu'ils sentent au fond, ni de ce qu'ils sont réellement.

« Depuis six semaines, j'ai vu passer devant moi des figures sans nombre. On mène à Hertford-Grange la vie de château, on y chasse, on y donne de grands dîners; et j'assiste à tout cela, non sans un ennui profond, car, malgré une étude assidue, je ne comprends pas encore assez l'anglais, naturellement, pour suivre une conversation générale.

« Les premières fois, j'étais embarrassée et malheureuse. Peu à peu, je m'accoutume à tout ce bruit, sans l'aimer, toutefois. Croirais-tu que ce qui m'ôte un peu de ma timidité, c'est le sentiment que je commence à avoir de ma situation !

« Oh ! chérie, ne te méprends pas ! Je sens plus que jamais combien il est triste de voir le culte de l'argent régner sur le monde. Mon pauvre oncle l'idolâtrait pour l'épargner, dans le monde on l'idolâtrait pour le prodiguer en mille folies : c'est toujours douloureux à voir, et je sais, crois-le, faire la part des attentions qu'on prodigue à une héritière, alors que la pauvre Vadalen passerait inaperçue. Mais enfin, Vadalen compte dans un salon, et elle ne peut manquer de le voir. On est indulgent envers elle, sa gaucherie devient de la modestie, son ignorance des usages une « délicieuse naïveté ». D'ailleurs, je les apprends, ces usages, et l'excès de ma timidité a disparu. Je ne tremble plus, maintenant, quand un pair d'Angleterre m'adresse la parole, ou qu'une duchesse daigne s'occuper de moi; je ne crains plus de m'évanouir quand il me faut traverser un salon, et je me mets bravement à parler anglais, au risque de faire sourire de mes fautes.

« Toutefois, Gerty, ne t'y trompe pas : ma fortune est loin d'être ici un phénomène. Il y en a de bien autrement grandes; seulement, j'ai le triste avantage de la posséder tout entière dès maintenant, sans le contrôle gênant d'un père ou d'une mère, et les jeunes gens, qui apprécient une telle situation, courtisent ma dot sans dissimuler.

« Oh ! c'est triste, à dix-huit ans, de voir si clair dans les visées et les motifs du monde ! Je m'étonne parfois de cette précoce expérience; mais je sais ce qui me la donne; seulement, Gerty, je ne te dirai pas encore ce que c'est...

« Les personnages familiers qui ne changent pas dans le tableau mouvant qui m'entoure, sont lord et lady Hertford, le beau-fils et la belle-fille de ma cousine, Harcourt Dudley, son fils, et une de leurs cousines, une Irlandaise, lady Monica O'Carthy, pour qui je ressens à la fois de l'attrait

et de l'éloignement, et qui, elle, me déteste franchement.

« Ta mère m'a trop demandé de tout lui dire pour que je vous cache la situation vraiment douloureuse où je suis...

« Gerty, lady Hertford veut me marier à son fils.

« C'était là, je l'ai vu, non sans quelque amertume, le secret de sa compassion, de son intérêt, de sa sympathie soudaine. Il est pauvre pour son monde, et elle désire lui donner ma fortune... Il paraît qu'une héritière n'est jamais aimée pour elle-même..., excepté de ceux qui l'ont recueillie et aimée pauvre et délaissée...

« Harcourt est très beau, très sympathique. Cependant, Gerty, je ne l'aimerais jamais, *jamais*, entends-tu? Et lui, j'en suis sûre, en aime une autre, cette belle Monica qui souffre des tortures depuis que je suis ici, et qui me prend en haine à mesure que s'accroît la volonté inflexible de lady Hertford.

« Harcourt, lui aussi, est profondément malheureux. Il essaie d'obéir à sa mère, c'est évident; il s'abstient de paraître au château, il s'occupe de moi, il me donne des leçons de dessin et d'anglais, il m'apprend à monter à cheval. Je n'encourage pas ses tentatives pour me plaire : si je comprends qu'un fils ne doit jamais épouser la femme que sa mère n'accepte point, je méprise celui qui se marie par faiblesse, le cœur rempli d'une autre...

« Lord Hertford reste neutre. Lady Grace, sa femme, est évidemment favorable aux rêves anciens de Harcourt. Elle garde Monica près d'elle, et sa belle-mère, qui s'offense de cette lutte silencieuse, ralentit ses visites au château.

« Et comme tout est compliqué et bizarre dans ces sentiments de femmes du monde! Lady Hertford lutte elle-même, c'est parfois évident, contre un attendrissement involontaire. Ses sympathies naturelles seraient acquises à cette brillante Monica, à qui l'argent seul manque pour être la compagne accomplie de son fils...

« Pourquoi les convenances viennent-elles embrouiller les situations, dans ce monde faux, sinueux? Souvent, je suis prise d'une folle envie d'aller trouver lady Hertford et de lui tenir ce discours : « Je sais que vous désirez que votre fils m'épouse. Il ne m'aime pas, et je l'aime moins encore... Laissez-moi doter Monica, et ils seront heureux. »

« Mais je ne puis parler ainsi; je ne dois pas avoir l'air de pénétrer ses plans... Seulement, le jour où elle me parlera, — et puisse ce jour venir bientôt! — je lui dirai, ce qu'elle ignore, que je ne serai plus, le jour de mon mariage, l'héritière qu'elle croit...

« Gerty, je n'ai abandonné aucun de mes rêves. J'ai reçu une fortune qui doit son accroissement exagéré à une passion honteuse... J'entends la purifier, non seulement pour moi, mais pour le repos de celui qui a été, après tout, mon bienfaiteur... Une part considérable de cet argent, si longtemps inutile, sera consacrée à quelque œuvre charitable marquée du nom de mon oncle. Ceux que cette œuvre secourra béniront ce nom et prieront pour son âme.

« Mais qui saura me comprendre et accepter la main de Vadalen à demi dépouillée? Quel cœur d'élite partagera ma soif d'expiation et aura le courage de m'aider à accomplir mon dessein?... Si je ne le rencontre pas, ou si des conventions mondaines l'éloignent de moi (oh! le monde, comme je le hais!...), j'attendrai ma majorité pour m'appauvrir. Que deviendrai-je ensuite? Dieu le sait. Mais je ne resterai pas ici... Gerty, j'ai le mal du pays, et sans la chère Seizan, je pleurerai tous les jours... Quand je veux être heureuse, je ferme les yeux, j'évoque votre cher salon avec ton canapé, l'ouvrage de ta mère, les livres de Norbert; je me sens alors *at home*, et je pleure de joie... puis de regret.

« Seizan a pris la passion des pauvres. Il paraît que la charité a une langue universelle, car nous nous faisons à peu près entendre de ces malheureux.

« Je ne t'ai pas parlé de la douceur d'être dans un milieu catholique. La chapelle du village est charmante, et le prêtre qui la dessert très vénérable. Il sait un peu de français et, grâce à mes progrès très réels, je pourrai bientôt, j'espère, jouir du bienfait de ses conseils...

« Et quelle sera la conclusion de cette longue lettre, ma Gertrude chérie?

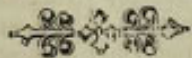
« C'est que, malgré le luxe où je vis, le monde d'élite qui m'entoure, les attentions dont je suis l'objet, le pauvre cœur de Vadalen est isolé et s'étoufferait dans le vide sans l'humble affection d'une servante... C'est que j'ai été, si étrange que cela semble, plus heureuse quand j'étais pauvre et solitaire à Plesnou, mais chérie par vous, et trouvant dans notre amitié un aliment pour ma vie...

« Gerty, demande à Dieu que cet argent, qui a déjà causé tant de mal, n'éloigne pas à jamais le bonheur de Vadalen...

« Vadalen!... Il n'y a plus que Seizan à me dire ce cher nom familier... »

M. MARYAN.

(La fin au prochain numéro.)





M^{me} Carvalho. — Opéra. — Le cycle de Wagner.
— Nouvelles. — Compositions de choix.



OUELLE admirable figure que celle de la grande artiste dont nous avons annoncé le mois dernier l'irréparable perte. Toute la presse a été d'un accord touchant pour exprimer non seulement les regrets du monde musical, mais de toute la France artistique, sur cette mort trop hâtive, et pourtant trop prévue depuis un an. Avec quels soins jaloux tous l'ont entourée de l'aurole de la gloire la plus pure qui ait jamais rayonné autour d'une mémoire d'artiste et de femme, d'épouse et de mère.

Née à Marseille le 31 décembre 1827, M^{me} Caroline Miolan entra au Conservatoire en 1843, après avoir pris quelques conseils de Delsarte. A l'âge de vingt ans, elle obtint un premier prix de chant dans la classe de Duprez. Les directeurs de nos deux premières scènes firent à la jeune cantatrice des offres avantageuses. Mais son professeur ne fut pas d'avis de lui laisser signer un engagement : il rêvait la perfection pour cette élève si bien douée. Elle suivit ses conseils, travailla avec le grand maître pendant deux ans, et en 1849 elle débuta à l'Opéra-Comique dans un rôle du répertoire. Peu après, elle créa *Giralda* et les *Noces de Jeannette*, où elle fut admirable. A partir de cette époque, on peut dire qu'elle entra dans la gloire et n'en sortit jamais, car sa carrière ne fut plus qu'une suite de triomphes.

M^{me} Miolan avait épousé, en 1853, M. Léon Carvalho, qui venait de prendre la direction du Théâtre-Lyrique. M^{me} Miolan-Carvalho ne tarda pas à y attirer tout Paris, et l'habile directeur fit une concurrence sérieuse à Favart. La voix de la jeune artiste, qui avait tout d'abord, dès ses premiers débuts, paru un peu menue et fatiguée, comme sa gracieuse personne, le public la retrouva modifiée, élargie ; sa force de volonté, son travail assidu avaient opéré ce changement. Cette voix d'un timbre si pur, au style si parfait, d'une légèreté absolument merveilleuse, pouvait maintenant joindre à cette exquise finesse, à cette grâce incomparables les grands élans de l'art dramatique. On sait à quelle hauteur s'éleva la première Margue-

rite de *Faust*, en 1859. Elle étonna tous ceux qu'elle avait déjà tant charmés, par la passion, le sentiment, le beau style qu'elle mit au service de cette belle création. C'est ainsi qu'elle grandit toujours, affirmant ces précieuses conquêtes dans tous les chefs-d'œuvre de nos maîtres français et étrangers, classiques et modernes. Puis vinrent *Phédon* et *Baucis*, *Mireille*, où elle fut ravissante d'émotion et de simplicité ; *Don Juan*, *Freischütz*, où son style irréprochable a laissé d'inoubliables souvenirs.

C'est en 1867 que *Roméo et Juliette*, cet autre chef-d'œuvre de Gounod, fut l'occasion d'un nouveau triomphe pour M^{me} Carvalho. Elle imprima à son rôle un tel cachet de distinction et de charme que toutes les *Juliettes* qui vinrent après elle ne purent la faire oublier.

En 1868, l'Opéra, jaloux des retentissants succès de la grande artiste, la sollicita d'y venir créer *Faust*, et, là encore, son succès fut immense, car elle se fit entendre dans tous les principaux rôles du répertoire d'alors, où sa parfaite diction montra que l'art de faire comprendre les paroles n'était pas incompatible avec les belles envolées du chant.

Mais M^{me} Carvalho avait la nostalgie de son cher Opéra-Comique, et, en 1871, elle rentra au théâtre de ses premiers débuts, où elle fut acclamée avec un indescriptible enthousiasme dans le *Pré-aux-Cleres*, *Roméo et Juliette*, *Mireille*, et, tour à tour, dans *Chérubin* et la Comtesse, des *Noces de Figaro*. Après une dernière excursion sur la nouvelle scène de l'Opéra, où son grand succès ne se démentit jamais, M^{me} Carvalho fit ses adieux au public parisien en 1885, sur cette scène Favart où sa soirée de retraite fut absolument triomphale d'enthousiasme et d'émotion.

Nous noterons, pour être aussi complète que possible, la courte étape que la grande artiste fit à Londres, où elle fut également admirée dans les ouvrages des répertoires italiens et français. Mais on peut affirmer que toute sa vie fut consacrée à l'art de son pays, dont elle fut le plus ferme soutien, et en quelque sorte la renouvratrice du beau style et de la diction.

Peu de publications ont donné la liste complète

des ouvrages interprétés à Paris par M^{me} Carvalho, nous voulons la fixer ici pour cette jeune génération qui ne l'aura pas entendue, et qui ne pourra plus la connaître, hélas ! dans son brillant professorat.

OPÉRA-COMIQUE

1850 : *L'Ambassadrice*; *Le Caid*; *La Chanteuse voilée*; *L'Eau merveilleuse*; *Giralda*, création. — 1852 : *Actéon*; *Le Calife de Bagdad*; *Les Mousquetaires de la Reine*; *La Sirène*; *Les Mystères d'Udolphe*, création; *Le Carillonneur de Bruges*, création. — 1853 : *Les Noces de Jeannette*, création; *Le Nabab*, création; *Les Papillotes de M. Benoist*, création. — 1854 : *Le Pré-aux-Cleres*; *La Cour de Cétimène*, création.

THÉÂTRE-LYRIQUE

1856 : *La Fanchonnette*, création; *La Reine Topaze*, création. — 1857 : *Margot*, création. — 1858 : *Les Noces de Figaro* (Chérubin); *La Perte du Brésil*. — 1859 : *Faust*, création. — 1860 : *Philémon et Baucis*, création. — 1864 : *Mireille*, création. — 1865 : *La Flûte enchantée*; *La Fiancée d'Abidos*, création. — 1866 : *Don Juan*; *Le Freischütz*. — 1867 : *Roméo et Juliette*, création.

OPÉRA

1868 : *Les Huguenots*; *Guillaume Tell*. — 1869 : *Faust*; *Don Juan*. — 1870 : *Robert le Diable*.

OPÉRA-COMIQUE

1871 : *Le Pré-aux-Cleres*. — 1872 : *Les Noces de Figaro* (Chérubin). — 1873 : *Roméo et Juliette*; *L'Ambassadrice*. — 1874 : *Mireille*; *Les Noces de Figaro* (La comtesse); *Marie-Magdeleine*.

OPÉRA

1875-76 : *Hamlet*; *Les Huguenots*; *Faust*; *Don Juan*; *Robert le Diable*.

OPÉRA-COMIQUE

1879 : *La Flûte enchantée*. — 1882 : *Les Noces de Figaro* (La comtesse).

Est-il possible de citer une carrière plus glorieusement, plus noblement remplie, que ces trente-cinq ans d'incessants labeurs ? La date du 10 juillet 1895 ne restera pas inoubliable seulement pour la famille et les amis de M^{me} Carvalho.

Sur notre première scène, on est tout à *Frédérigonde*. M. Saint-Saëns a terminé le ballet de cet ouvrage, où il sera placé à la fin du troisième acte.

Plusieurs lauréats du Conservatoire ont été engagés séance tenante après les concours : M^{lle} Ganne, M. Paty, M. Courtois, M^{lle} Combe : c'est certainement beaucoup. Quant à la reprise d'*Aïda*, si souvent reculée, on l'annonce pour le 10 septembre; mettons le 15, et n'en parlons plus.

Le premier ouvrage de Wagner qui sera monté à l'Opéra, après le grand succès de *Tannhäuser*, sera *Les Maîtres Chanteurs*. Viendra ensuite *Tristan et Isolde*. Ce ne sera pas avant la fin de 1896, dans tous les cas, que l'une de ces deux œuvres

sera représentée. La vogue de *Tannhäuser* se maintiendra sans peine jusque-là, sans compter l'appoint très confortable de la *Valkyrie* et de *Lohengrin*. Mais pendant la saison prochaine doivent passer avant Wagner : un opéra de M. Alphonse Duvernoy, un autre de M. Lenepveu, et un ballet de MM. Adolphe Aderer et André Wormser.

Le double cycle de Wagner, au Théâtre-Royal de Munich, vient de terminer brillamment sa première évolution qui s'est accomplie pendant le mois d'août. Elle doit se compléter par une représentation extraordinaire de *Tristan et Isolde*, le 29 du même mois, et une des *Maîtres Chanteurs*, le 1^{er} septembre.

La seconde partie de ce gigantesque festival occupera tout le mois de septembre, et donnera les mêmes ouvrages et aux mêmes dates qu'en août. En voici l'intéressante nomenclature : 8 septembre : *Les Fées* et *Rienzi*; le 11 : *Le Vaisseau-Fantôme*; le 13 : *Tannhäuser*; le 15 : *Lohengrin*; le 17 : *L'Or du Rhin*; le 18 : *La Walkyrie*; le 20 : *Siegfried*; le 22 : *Le Crépuscule des Dieux*; le 25 : *Tristan*; le 27 : *Les Maîtres Chanteurs*. On annonce que cette seconde partie du cycle n'aura pas moins de succès que la première; les places sont presque toutes prises d'avance.

Nous pensons que, malgré la beauté incontestée de ces ouvrages, l'administration de Bayreuth devrait fonder un prix pour celui ou celle qui aura suivi le double cycle sans omettre une seule représentation ?

Et voyez le néant des choses humaines ! On nous apprend que *Lohengrin* a été chanté et joué, il y a quelques semaines, sur un théâtre forain, à Neuilly, en compagnie des *Mousquetaires au Couvent* et de *l'Ami des Femmes* !...

Nous apprenons que M. Carvalho monte l'hiver prochain *Hänsel et Gretel*, de M. Humperdinck, traduction de M. Catulle Mendès. M^{lle} Jeanne Douste, qui vient de le chanter plus de deux cents fois à Londres, au Drury-Lane, est engagée pour créer le principal rôle en français. M^{lle} Jeanne Douste est bien une Française, quoiqu'on en ait dit, née d'un père Béarnais. Charmante pianiste d'abord, elle abandonna le clavier pour le chant, sous la direction du professeur Tosti, à Londres.

Le Conservatoire national de Musique et de Déclamation a décerné cette année 231 récompenses; c'est un joli contingent.

A signaler aux jeunes élèves, les jolis *Pastels*, de M^{me} H. Chrétien, pour piano à quatre mains, admirablement écrits pour instruire, en même temps que distraire, les mignonnes fillettes. Le premier livre se compose de six numéros : *Dormeuse*, *Pierrette*, *Conte de Noël*, *En Barque*, *Chanson de grand'maman*, et *Pierrot*. Nous parlerons du deuxième livre le mois prochain.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



QUELLE avalanche de bons conseils fond sur la jeunesse française à la fin de juillet ! Il n'est si petite bourgade qui n'ait sa distribution de prix, et toute distribution de prix qui se respecte a un président qui fait une harangue. Ce président est un ancien élève (souvent très ancien) qui a fait son chemin ; il revoit avec attendrissement les lieux témoins de ses premiers succès, il constate les changements, félicite les élèves des améliorations apportées à leur régime, parle avec un certain dédain de la gymnastique, du football, des lendits, etc., lance un coup de patte au surmenage intellectuel et se jette à bride abattue dans les considérations morales.

L'un dit : « Alliez la tradition et le progrès » ; l'autre : « Développez le respect sans étouffer la liberté » ; un troisième vante le sacrifice ; un quatrième préconise l'activité ; un cinquième la réflexion ; toutes les vertus et toutes les qualités y passent. Les pauvres lauréats pensent aux prix qu'ils vont recevoir, aux vacances qui suivront et profitent peu, en général, de la grande éloquence dont ils sont l'occasion.

Dans les couvents et pensionnats de jeunes filles, les choses se font plus simplement, vous vous en souvenez, chères lectrices ; pour quelques-unes d'entre vous, c'était hier, et cela semble loin, tant la vie change quand l'éducation première est finie et que l'emploi des heures n'est plus réglé d'avance.

Les prix distribués, que le temps soit ou non propice, chacun fait ses malles et les rues sont sillonnées par des véhicules transportant aux gares des familles entières. Les wagons sont bondés et, très vite, on est au courant des aspirations et des projets de ses co-voyageurs.

Pendant les mois de vacances, beaucoup cherchent à échapper à la routine de la vie ordinaire et prennent une revanche de l'existence que les circonstances ou l'entourage leur imposent. Les uns profitent de leur liberté pour dépenser moins, les autres pour mener une vie plus large ; ceux-ci sont contents de tout et font à chaque pas des découvertes ravissantes ; ceux-là, au contraire, s'ennuient toujours et ne trouvent rien à leur convenance. Il y a des femmes qui supportent plus galment les petites aventures de la route que les ennuis de la tenue d'une maison ; d'autres prennent tout au tragique et sont découragées au moindre incident. Il y a la voyageuse sentimentale, chez laquelle tout évoque des souvenirs ; la voyageuse artiste, croquant sans paix ni trêve chaumières et arbres ; la

voyageuse entreprenante, visitant chaque recoin du pays ; enfin, la voyageuse que j'appellerai *ouvrière*. Vous l'avez vue, chères lectrices, installée sur la terrasse des Casinos, ou sur la promenade d'une ville d'eaux ; elle ne regarde jamais ni la mer, ni le paysage, toujours occupée par une éternelle tapisserie, ou brodant continuellement ces petits carrés qu'une de nos amies appelle « Regrets de misère », par allusion à ce point de reprise dont il sont formés.

Je cherche une transition et il me souvient de l'anecdote que place toujours Francisque Sarcey en cette occasion. La voici telle qu'il la raconte :

« M. Filon, un excellent professeur de l'Ecole normale, était chargé du cours d'histoire moderne ; il réunissait dans une même leçon synoptique l'histoire de divers Etats européens et, au lieu de passer de l'un à l'autre, selon l'exigence de la matière à traiter, il cherchait des transitions pour rattacher au sujet qu'il venait de terminer celui qu'il allait commencer. Il pratiquait l'art, réputé autrefois si délicat, des transitions habiles.

« — Messieurs, disait-il, après avoir conté tous les services qu'avait rendu Colbert à la France, c'est à lui que nous devons les manufactures de soieries, le réveil d'une foule d'industries...) il les énumérait et achevait sa phrase) et enfin les fabriques de blanc d'Espagne.

« Puisque nous sommes en Espagne, ajoutait-il, restons-y. »

Et il entamait le récit des affaires espagnoles.

La transition est plus facile à trouver, puisque des voyages nous allons passer au voyage.

Nous cherchions une plage agréable et paisible.

— Voulez-vous que nous allions à Jersey ? a proposé un des nôtres.

L'idée a souri à tous ; et voilà comment, chères lectrices, cette causerie est écrite à Marine-Terrace, dans la chambre où Victor Hugo passa trois ans, et sur la porte de laquelle il a inscrit de sa main, il y a quarante ans :

Spes Lux Pax

10 mai 1855.

Cette maison est maintenant une pension de famille, une des nombreuses et agréables boarding-houses qui facilitent le séjour de Jersey aux étrangers.

Dans le jardin, sur une longue terrasse longeant la mer et plantée de tamaris, on montre la place où le poète a écrit *Les Contemplations*, datées de Jersey. Il y a aussi un point de l'île appelé le Trou-du-Diable, « où Victor Hugo a pris les inspi-

rations des *Travailleurs de la mer* », nous dit un garçon d'hôtel plus littéraire que grammairien.

« Jersey rit dans les flots », a dit le poète. En effet, l'île est vraiment riante, avec ses maisons de teintes gaies, aux persiennes de couleur tranchante, encadrant des fenêtres à guillotine, bien peu comodes, il faut l'avouer.

Nous ne savons ce que devient en hiver la coquette petite île, mais en été, sillonnée par les grands cars (1), débordant de voyageurs, les landaus confortables pour ceux que la promiscuité des cars effraient, les petits chemins de fer s'arrêtant à tout instant dans une campagne ravissante, un peu joujou, peut-être, mais joujou exquis, on a l'impression d'une ville d'eaux sans malades, un endroit où chacun semble heureux de vivre : le dimanche excepté, car si « l'ennui est né dans Londres un dimanche », c'est bénévolement qu'il a choisi ce lieu de naissance, toute ville anglaise ayant ce jour-là le même aspect morne et désolé.

Les magasins sont fermés, on doit faire la veille les provisions nécessaires : personne ne sort, sauf pour aller au temple : la Bible absorbe toutes les existences.

La liberté des cultes est complète à Jersey, les chapelles de toutes les sectes y pullulent ; c'est avec un sentiment de tristesse qu'on voit tant de vieilles églises catholiques servir maintenant de temples aux protestants. Quelques sectes n'ont même pas de chapelles ; parfois, lorsque, le dimanche, on tente au loin une promenade solitaire, on est étrangement surpris d'entendre un grand bruit d'instruments : fifre, trombone, grosse caisse, tambourin, cela semblerait un cirque, si la chose était vraisemblable ; en approchant, on constate que c'est l'armée du Salut qui chante le bonheur de servir Dieu sur l'air de la *Marxellaise* ; des discours sont faits en plein champ par des hommes et par des femmes alternativement.

Ces meetings à ciel ouvert n'étonnent nullement à Jersey. Parfois, sur le port, l'armée du Salut et l'armée de l'Eglise luttent d'éloquence et de chants ; je crois que l'armée du Salut l'emporte par le nombre de ses instruments, puis l'étrange costume de ses adhérentes attire l'attention ; une d'elles déclarait avoir renoncé aux oripeaux du siècle. Oh ! combien !

Il y eut autrefois à Jersey des réunions d'un caractère moins anodin ; dans un récent article, M. Ernest Daudet a raconté que, sous le premier Empire, l'île fut un centre d'opposition très surveillé par la police impériale. Trait d'union entre les émigrés réfugiés en Angleterre et les royalistes de Normandie et de Bretagne, Jersey recélaît un grand nombre d'anciens chouans échappés aux poursuites de la police, après la machine infernale, en 1800, après la conspiration de Georges, en 1804.

(1) Grandes voitures contenant cinquante voyageurs sur des bancs échelonnés.

Le comte de Chateaubriand, cousin de l'auteur du *Génie du Christianisme*, marié à une jeune femme de Saint-Hélier, fut pendant plusieurs années l'âme de ces expéditions périlleuses. Après mille aventures, il fut saisi par la police ; ses papiers ne laissaient aucun doute sur le rôle joué par lui ; il fut fusillé, et bien d'autres de ses compagnons eurent le même sort : 26 chouans furent exécutés de 1807 à 1809.

De plusieurs points de l'île de Jersey, on aperçoit très clairement Guernesey, et il semble facile de s'y rendre, en effet ; le passage est court, mais la mer est souvent agitée dans ces parages, et gare à ceux qu'elle rend malades.

A notre traversée, le grand steamer fut envahi par une troupe de bicyclistes pleins d'entrain et de gaieté : une jeune femme, vêtue d'un élégant costume blanc, se faisait remarquer par son animation joyeuse ; à peine entrée sur le bateau, elle s'écriait :

— Surtout, mettons-nous loin de ces horribles cuvettes.

Peu après, tout le monde regrettait l'éloignement des secourables cuvettes, et le costume blanc témoignait qu'il était du monde où les plus belles choses ont le pire destin.

Guernesey est certainement plus pittoresque que Jersey ; et sa capitale, Saint-Pierre, a un aspect bien plus original que Saint-Hélier ; là encore, nous retrouvons le souvenir de Victor Hugo, qui vint s'établir à Hauteville-House, lorsqu'il fut contraint de quitter Jersey pour n'avoir pas voulu se lever au théâtre pendant qu'on jouait l'air national de : *God save the Queen* (Dieu protège la reine), manque de déférence encore aggravé par un article de journal qui fut jugé injurieux pour la souveraine.

Tout près de Saint-Pierre, on peut faire, à pied de ravissantes promenades, suivant les Water-Lanes, sentiers ombreux côtoyant des ruisseaux, on arrive presque sans transition à des rochers sauvages et abruptes de l'aspect le plus grandiose.

Ce contraste se retrouve encore davantage à Serk, que les Anglais nomment Sark ; c'est véritablement la perle des îles anglaises, quoiqu'elle soit, de toutes, la moins visitée, les communications n'existant que deux fois par semaine ; nulle part, les rochers n'ont des formes aussi bizarres, et tout à côté, dans des baies délicieuses, la mer a le bleu des lacs de la Suisse, car ce petit coin de terre rappelle à chaque instant toutes sortes de ravissantes choses vues ailleurs bien plus loin.

Croyez-moi, chères lectrices, si un jour vous cherchez où passer vos vacances, partez pour Jersey, allez écouter là les sanglots de « la grande désolée », ou abritez-vous dans une vallée pleine de fraîche verdure, et, de bien loin, vous enverrez un remerciement à l'amie inconnue qui vous donne ce conseil.

EDMEE.

DEVINETTES

Mots en trident

Verticalement : 1^{re} Une bonne nourrice. — 2^{re} Pour les petits oiseaux. —
3^{re} Matière subtile.

Horizontalement : Misère. — Supplice. — Fleur.

(Une ancienne abonnée.)

Enigme

Les visages par moi se trouvent embellis.
J'entretiens sur le teint et la blancheur des lis
Et l'incarnat des roses.
De l'esprit et du corps, je me vois le soutien,
Et ceux qui ne m'ont pas n'ont rien
Quand même ils auraient toutes choses.

(A. V., 1855.)

Mots en écran

A lire en diagonale, de droite à gauche : 1^{re} Signifie défunt. — 2^{re} Ouverture
en long. — 3^{re} Conjonction. — 4^{re} Indispensable. — 5^{re} Héros troyen.

Verticalement, formant le manche de l'écran : Province de l'ancienne Grèce.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en triangle syllabique

1^{re} Un animal. — 2^{re} Dans la mythologie. — 3^{re} Une grenouille. — 4^{re} Fin du
baigne.

(Marguerite Grosjean.)

Jeu des homonymes

Je l'aime : Claire, vaillante, svelte.

J'en fais : Un beau cours d'eau. — Un personnage mythologique. — Une
intrépide.

Je la place : Entre deux rives fleuries. — Dans le vaste désert. — Au Bois
de Boulogne.

(Cigale de Provence embrassant Ellen.)

Problème pointé

Voyelles : J. — s. — s — l. — fl. — r — d' — m. — r — q. — m. — r. — nt. — n —
pp. — ll. —

t — q. — v. — t — d. — j. — l. — d. — r. — r — l. — s — b. — x — ... x —

Consonnes : o. — e — e. — i. — e — ou. — ai — e — o. — i. — o. — e. — e —

l. — a. — a. — le. — u. — a — oi — e — ou. — o. — e — e. — i. — e. —

(Crainte et Espoir, n° 417.)



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'AOUT

MOTS EN CROIX :

F
R
I S A A C
N
C
P O L
A L I N E
F A U S T I N

VERS PASSÉS PROVERBE : *Athalie*, de Racine. (Eliacin
à Athalie.)

JEU DES HOMONYMES : Taon. — Thon. — Ton.

MOTS EN VERRE :

G R E N A D E
E T A P E
E S T
S
A
U

LOGOGRIPHE-SONNET : Rossignol. (Lion. — Ris. —
Sir. — Or. — Lin. — Solon. — Goulin. — Sil. — Gris.
— Noir. — Lis. — Soir. — Sion. — Silo. — Gisors. —
Rio. — Girou. — Golo. — Loir. — Loing. — Roi. —
Gros. — Os.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Levy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.